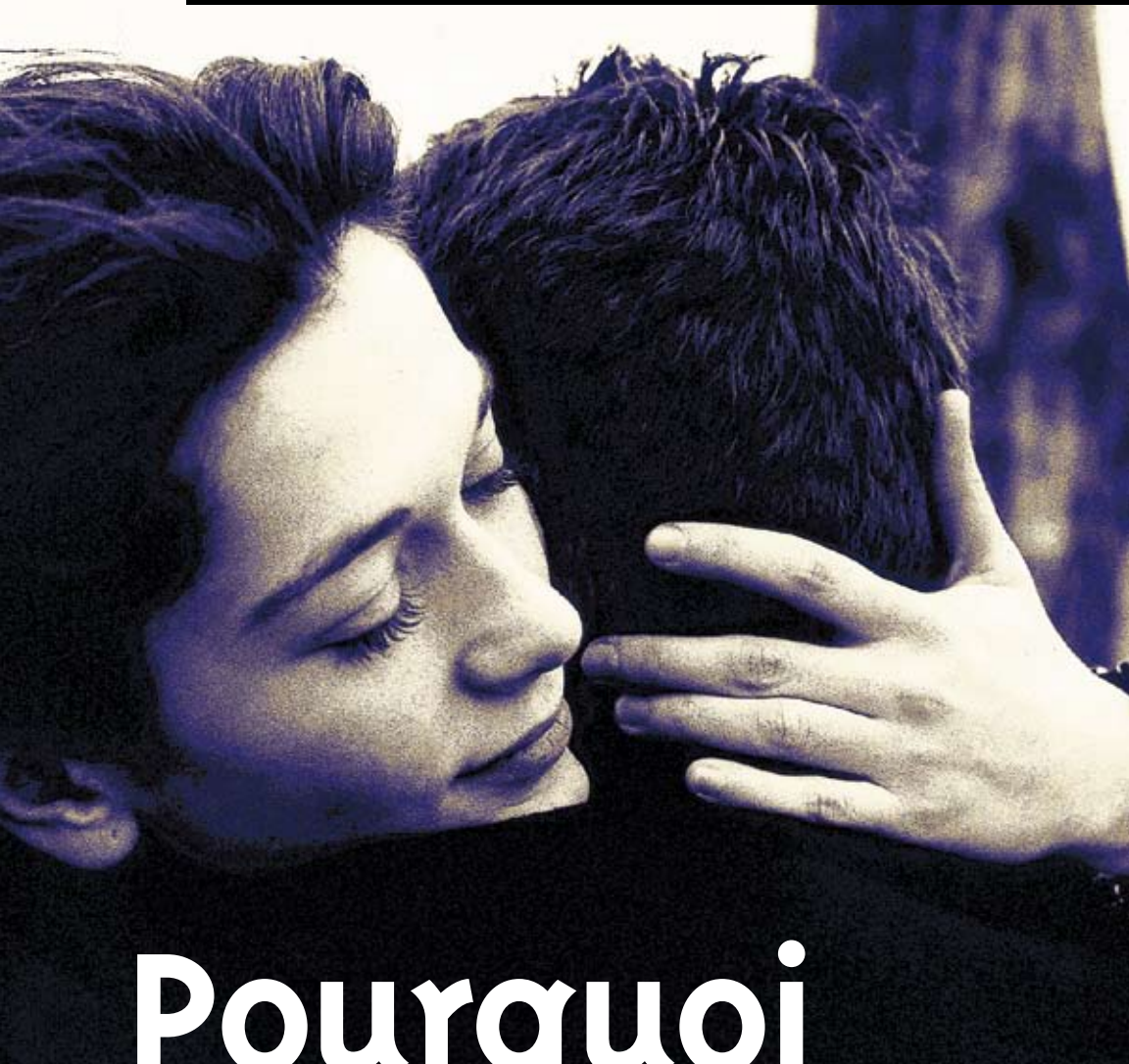


JOHANN CHRISTOPH ARNOLD



Pourquoi Pardonner?

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Johann Christoph Arnold

Pourquoi Pardonner?

Histoires de Guérison
du Cancer des Amertumes de la Vie

Veuillez partager ce livre numérique avec vos amis.
N'hésitez pas à l'envoyer par courrier ou à l'imprimer dans son ensemble, mais vous êtes prié de ne pas le modifier de quelque façon que ce soit.

Si vous désirez distribuer des copies multiples, ou si vous voulez réimprimer des extraits dans un bulletin ou une revue, veuillez observez les limitations suivantes :

1. Vous êtes formellement interdit de reproduire les matériaux du site www.ploughbooks.co.uk à but lucratif ; et
2. Vous êtes exigé d'ajouter la mention de source suivante :
« Réimprimé de www.ploughbooks.co.uk,
Copyright © 2008 by Church Communities Foundation, Inc. Utilisation autorisée. »

Préface

Que dois-tu faire, si ton ami te donne une revolver?

Quant à Roger, c'était là une question facile à répondre. Il s'en est servi. Il dit même qu'il s'en servirait encore, s'il en avait l'occasion. Toute la vie de Roger est entrain de se consumer en le désir brûlant de venger la mort de sa fille.

Sarah allait à bicyclette, quand elle fut écrasée par un chauffard. Elle mourut presque instantanément. Aucun doute à qui la faute. Et le chauffard, qui n'avait pas de valide permis de conduire, à cause d'une condamnation antérieure – fut mis en prison, pour homicide. Quant à Roger, cela ne suffisait pas. Quand le chauffard fut libéré, Roger emprunta un fusil et tira sur lui, avec la ferme intention de le tuer.

Les rôles ainsi échangés, Roger fut accusé de tentative de meurtre. Incroyablement, bien qu'il eut voulu tuer un homme, il fut acquitté. Le jury a trouvé le chauffard – qui n'avait montré aucun remords – tellement répulsif – qu'il déclara un verdict d'acquittement. Cependant, malgré avoir échappé l'emprisonnement, Roger n'était pas satisfait.

Lorsque je leur aie parlé, à lui et à sa femme Cathy, leur seule pensée, c'était: comment se venger de l'assassin de Sarah. J'ai

demandé à Roger, si la détente de la gâchette, et de voir cet homme s'effondrer en agonie, l'avait quelque peu réconforté. Non, dit-il; seulement, s'il pouvait le tuer, se sentirait-il mieux. J'ai demandé à Cathy, qu'est-ce qu'elle en pensait. "Je ne pourrais jamais être heureuse," dit-elle. Car cela voudrait dire, que, moi, je ne l'avais pas tué. Il faut que ce soit moi, qui tire. Il me faut le voir mort, et savoir que j'en sois responsable."

Assis avec eux, chez eux, je fus bouleversé par leur souffrance. Je ne peux pas m'imaginer l'horreur de leur épreuve. Je ne doute pas que la justice n'a pas été accomplie avec cette légère punition donnée au meurtrier, dont le manque de remords, et l'insensibilité m'ont énormément choqué. Cependant je ne pouvais m'empêcher de ressentir combien leur réaction aggravait leur misère. Ayant passé par cet enfer, il me semblait que le fait de ne pas pouvoir pardonner les conduisait dans un autre enfer. Chaque jour, sans exception, ils s'épuisaient en leurs sentiments de haine. Chaque nouvelle journée, ils se consumaient en leur haine et leur amertume, aussi mortelles que n'importe quel cancer. Est-ce que Sarah aurait voulu ceci, pour ses parents – cet enfer constant, qui détruisait leur vie, mais ne touchait pas la vie du meurtrier?

Y a-t-il un moyen, d'aider des gens, comme Roger et Cathy, à apprendre à pardonner? Ne peuvent-ils jamais être libérés de cette amertume qui les torture? Dans le livre *Pourquoi Pardonner* Johann Christoph Arnold essaye de répondre à ces questions. Le livre est plein d'histoires de gens, qui, sans exceptions, et malgré tout, ont trouvé la force de pardonner à ceux qui leur avaient

fait du mal, et qui, ainsi, ont trouvé la paix: des gens ordinaires comme Gordon Wilson, dont la fille fut tuée par une bombe de l'armée Irlandaise l'IRA, et Phan Thi Kim Phuc – une fillette de neuf ans brûlée, et nue, pendant la guerre de Vietnam – dont la photographie est mondialement connue, qui contient de même des histoires de pardon, plus proches de nous: querelles de mariage, d'adultère, de victimes d'abus.

Arnold nous fait part de ces histoires, avec compassion, et sans autre jugement. Émouvantes et irrésistibles, on ne peut pas lire ces histoires sans changer soi-même. Elles nous provoquent à examiner ce côté de notre nature, qui, si on ne le maîtrise pas, menace de nous consumer. Mais elles nous donnent aussi une issue à la malédiction de la haine et de la revanche. Ce livre présente un message vital à tous ceux de nous, qui ont de la difficulté à pardonner à notre prochain, ou – comme c'est souvent le cas – de nous pardonner à nous-mêmes.

Cependant je ne désire pas vous convaincre, lisez vous-mêmes...

Steve Chalke
Londres, 1997

Prologue

Est-ce qu'un tel homme soit pardonnable?

IL EXISTE UNE LOI, qui est dure... Si nous avons souffert une injure, un tort grave, nous ne nous remettons pas, à moins de pardonner.

A L A N P A T O N

Un matin de septembre 1995, comme je buvais mon café en lisant le journal local, je fus horrifié de lire ces lignes sur l'enlèvement, en plein jour, d'une petite fille de sept ans. Les jours suivants, j'ai suivi l'histoire de près.

Au bout d'une semaine, on trouva la fillette dans un bois, à peine cent mètres de la prison, droguée, violée, et tuée à coups de bâtons. Encore pire, l'homme qui avait confessé ce crime, était un ami de l'enfant – quelqu'un en qui elle avait confiance.

La réaction du publique fut normale: cet homme méritait la

mort. Selon la nouvelle loi, un candidat certain. Bien que, le procureur de la République eut promis de réduire la sentence au maximum de vingt ans, en échange d'informations, afin de retrouver le cadavre de la petite fille, il changea d'attitude quelques jours plus tard, disant qu'il aurait fait un pacte avec le Diable afin de retrouver l'enfant, et qu'il espérait être le premier procureur de la République en l'histoire récente de New York, qui eut condamné un meurtrier à mort. Certains résidents ont même suggéré qu'il soit relâché, afin que ceux-ci puissent "s'en occuper, eux-mêmes."

Tandis que cette réaction soit compréhensible, je me suis demandé, comment ceci puisse du tout apporter quelque réconfort à l'affliction des parents de la victime. En tant que pasteur, je sentai bien ce que devrait être ma réponse: J'ai fait des arrangements pour que des représentants de ma communauté prennent part à l'enterrement et j'ai envoyé des fleurs aux parents de la petite fille. J'ai essayé, sans succès, de rendre visite à la famille. Cependant, j'avais le coeur lourd. Il me semblait devoir absolument rendre visite au meurtrier – ce monstre inconnu – le confronter personnellement avec l'horreur de son action, et de l'aider à ressentir un remords sincère et profond.

Je savais bien que, pour beaucoup, une visite pareille serait incompréhensible, mais j'étais convaincu que ce soit mon devoir. Et ainsi, quelques mois plus tard, je me suis trouvé seul, assis en face du meurtrier, sans menottes. Les heures que j'ai passé en cette cellule m'ont touché profondément, et je suis resté avec beaucoup de questions irrésolues – questions, qui

m'ont conduit à écrire ce livre. Pourquoi me faut-il pardonner à cet homme? Pourquoi, au fond, lui pardonner? Qu'est ce que cela changerait? Puis-je lui pardonner, s'il n'a montré aucun remords? Et, même s'il ait eu du remords, aurais-je le droit de lui pardonner, étant donné que ce n'est pas à moi qu'il aie fait du mal?

Moins de trois mois après ma visite, le meurtrier, finalement, fit face à la famille de la victime. La cour de justice provinciale était pleine, et en entrant, on pouvait sentir une vague d'hostilité. La sentence – prison à vie, sans conditions – fut suivie d'une déclaration du juge: "J'espère que l'enfer auquel vous faites face maintenant, soit seulement un avant-goût de l'enfer qui vous attend en l'Eternité."

L'accusé fut permis de dire quelques mots. D'une voix tremblante, il dit aux parents qu'il était plein de remords et de regrets" de la peine qu'il avait causée – et qu'il priait d'être pardonné. Des chuchotements de colère se firent entendre dans l'audience. Je me suis demandé la question la plus dure: Peut-on quand même, pardonner à un tel homme?



Le Cancer de l'Amertume et du Ressentiment

Celui qui choisit la revanche doit creuser deux tombes.

P R O V E R B E C H I N O I S

Le Pardon est la voi de la paix et du bonheur. C'est aussi un mystère, et à moins de le rechercher, il nous reste caché. Ce livre ne veut pas être un guide pratique envers le pardon – mais j'espère qu'il nous montre combien le pardon soit nécessaire.

De pardonner, c'est possible. Les histoires de ce livre nous montrent comment certaines personnes ont appris à pardonner, en les circonstances les plus difficiles. En racontant ces histoires, j'espère vous conduire à la porte du pardon. Une fois là, vous seul, pouvez l'ouvrir.

Que signifie réellement, le pardon? C.S.Lewis nous dit que le pardon va plus loin que la justice; c'est de pardonner ces

choses qui sont impardonnables. C'est plus que d'excuser. Si nous excusons quelqu'un, nous écartons la faute et nous ne punissons pas la personne. Si nous pardonnons, nous pardonnons non seulement un manque, un défaut, ou une action mauvaise, délibérée, mais nous essayons aussi de rétablir la personne responsable de cet acte. Notre pardon n'est peut-être pas toujours accepté; cependant, une fois que nous lui ayons tendu notre main, nous nous purifions de ressentiments. Il se peut que nous restons profondément blessés, mais nous ne nous servons pas de notre mal pour faire de la peine aux autres.

Si nous insistons à garder le souvenir d'un mal qui nous a été fait, cela devient de la rancune. Quelque soit la cause du mal, réelle ou imaginée, l'effet est le même. Une fois là, il continue à nous ronger et corroder lentement, et en plus, tous autour de nous.

Nous savons bien ce que c'est d'être rancunier. On se souvient du détail le plus insignifiant, et on se complait en s'apitoyant de soi-même, et soignant sa rancune. On énumère chaque légère offense. On désire montrer à tous, combien on nous a mécompris. Au dehors, on a l'air calme et posé, mais on est plein de haine refoulée.

Ces personnes défendent leur indignation constamment: elles sentent qu'elles ont été blessées trop souvent, et trop profondément, et ainsi, qu'elles soient excusées du besoin de pardonner. Mais ce sont justement ces gens qui ont besoin de pouvoir pardonner. Leur coeur est parfois tellement rempli de rancune, qu'ils ne peuvent plus aimer.

Il y a plus de vingt ans, mon père et moi, nous avons parlé avec une telle personne, essayant de l'aider. Son mari était mourant, mais elle restait aussi dure et insensible qu'une pierre. Aux yeux du monde, sa vie semblait irréprochable: elle menait une vie sage et méticuleuse, elle travaillait dure – honnête, capable et digne de confiance – cependant, elle ne pouvait pas aimer, simplement aimer. Après des mois troublés, la cause de son insensibilité fut révélée: elle était incapable de pardonner. Elle n'aurait pas pu indiquer une seule injure, ou, blessure, mais elle était la proie des mille petites blessures reçues dans le passé.

La rancune est plus qu'une attitude négative. La rancune est destructive, elle détruit la personne elle-même. De garder de la rancune, volontairement, contre quelqu'un, a un effet désastreux sur l'âme. Elle ouvre la porte au mal, et nous laisse vulnérable aux pensées de dépit, de haine et même de meurtre. Cela détruit notre âme, et peut aussi détruire notre corps. Nous savons que les tensions peuvent causer des ulcères, et de la migraine, mais nous manquons souvent de nous rendre compte du rapport entre la rancune et l'insomnie, par exemple. Les recherches médicales ont même montré une connexion entre la colère non-résolue et les crises cardiaques; il semble que les personnes qui refoulent leur ressentiment y sont beaucoup plus susceptibles, que ceux qui sont capables de donner libre cours à leur émotion.

Il n'y a pas longtemps, on m'a demandé d'aider une jeune femme nommée Brenda qui avait été abusée sexuellement par

son oncle, un curé. Bien qu'elle fut vraiment l'innocente victime d'un homme horriblement dépravé, la misère de la jeune fille me semblait être, en partie, volontaire. Elle ne voulait pas et ne pouvait pas trouver la force morale de pardonner.

Rendue silencieuse pendant des années, par la peur d'être reconnue, et par son alcoolisme – que cet homme supportait de dons journaliers de vodka – Brenda m'a confessé son désespoir. Elle avait suffisamment reçu de conseils psychiatriques, et elle avait tout le confort moderne désiré. Un bon métier et de nombreux amis, qui la soutenaient; et tout avait été fait pour l'aider à se relever. Malgré cela, ses émotions vacillaient entre le rire exagéré et les sanglots inconsolables, entre manger excessivement et jeûner. Et, elle buvait, une bouteille après l'autre.

Brenda fut peut-être la personne la plus difficile que j'eus essayé d'aider. J'hésitais de lui attribuer quelque culpabilité personnelle, bien qu'il me semblait qu'elle-même seule, puisse initier le procédé de guérison. A moins d'apprendre à pardonner à son ennemi, elle continuerait à être sa victime. Malheureusement toute notre assistance restait vaine. Confuse et irritée, elle s'enfonçait dans le désespoir, et finalement, après avoir essayé de s'étrangler, elle a dû être hospitalisée.

Les blessures résultantes de l'abus sexuel durent des années de restauration; souvent les cicatrices restent permanentes. Cependant, il n'est pas nécessaire que le résultat soit le tourment de toute une vie ou le suicide. Je connais d'autres cas, comme celui de Brenda, où les victimes ont retrouvé la liberté, et une nouvelle vie, en pardonnant leur abuseur et ceux qui ont per-

mis à cela de continuer, ou, qui avaient manqué de voir ce qui se passait. Ceci ne veut pas dire d'oublier ou de fermer les yeux – certainement cela ne dépend pas d'une rencontre face-à-face avec le meurtrier, ce qui n'est pas à recommander. Mais cela implique la décision consciente de ne plus haïr, car la haine ne sert à rien. Telle un cancer, elle se propage en la personne, jusqu'à la détruire complètement.

Il y a quelques mois, j'ai fait la connaissance d'Anne Coleman, une mère de Delaware qui me dit ce qui advint à son fils Daniel, qui ne pouvait pas pardonner.

Lorsque ma fille Frances fut assassinée en 1985, cela m'a porté un coup terrible. Je reçu un coup de téléphone de ma nièce à Los Angeles, elle me dit, "Frances est morte, elle a été tuée."

Je ne puis me rappeler avoir crié, mais c'est ce que je fis. Je me suis immédiatement préparée à partir pour la Californie, et une fois dans l'avion je pensai vraiment que j'étais capable de tuer quelqu'un: si j'avais eu le revolver et le meurtrier, je l'aurais sûrement fait.

Alors que je descendai de l'avion, je me demandai, comment allais-je rencontrer mon fils Daniel, qui venait de Hawaïi. Daniel était sergent, dans l'armée, dressé pour tuer.

En arrivant au commissariat le matin suivant, ils m'ont dit simplement, que ma fille était morte, et que le reste n'était pas mon affaire. Ceci continua ainsi les jours suivants. Le coordinateur des crimes violents me dit que s'ils n'avaient pas mis la main sur quelqu'un, les quatre jours suivants, je

ne devrais rien attendre de plus: “Nous avons trop de homicides, ici – nous ne nous occupons des homicides, seulement pendant quatre jours.”

Ceci mit Daniel en rage. Quand il vit que la police ne s’intéressait pas à trouver le meurtrier de sa soeur, il voulait acheter un Uzi, et tuer tout le monde.

Nous n’étions nullement préparés à ce que nous allions voir, en trouvant la voiture. Frances était morte dans son sang, dans la voiture. Les balles avaient transpercé l’aorte, le coeur et les deux poumons. Elle s’était étouffée dans son propre sang. Elle mourut tôt le dimanche matin, et nous avons ramassé l’auto, tard, le mardi après-midi. Une odeur terrible, qui ne quittait pas Daniel, et il voulait se venger – de la pire façon – pour justifier sa soeur.

Ces deux dernières années, j’ai vu Daniel sombrer de plus en plus, et puis... je l’ai vu se faire enterrer à côté de sa soeur. Il s’était, enfin, revenger – en prenant sa propre vie. Je me rendis compte ce que la haine puisse accomplir: on paye alors de sa vie.

2

Surmonter La Haine avec L'Amour

L'Histoire nous dit,
N'espérez rien de ce côté de la tombe.
Mais, alors, une fois pour toute,
le raz de marée de la justice s'élève,
Et l'espérance et l'histoire riment ensemble.

Ainsi il faut espérer un changement de marée,
loin de la revanche.
Croyez-y, une côte plus lointaine est là, pour nous.
Croyez aux miracles, à la guérison finale...

S E A M U S H E A N E Y

Gordon Wilson tenait sa fille par la main, comme ils étaient, tous deux, pris au piège sous une montagne de débris. C'était en 1987, et il venait d'un service paisible, en la mémoire du

désastre, où une bombe terroriste avait tué Marie et neuf autres citoyens – soixante-trois avaient été hospitalisés, blessés.

Incroyablement, Gordon se refusait à rendre la pareille, disant que la vengeance ne pourrait jamais lui rendre sa fille, ou restaurer la paix. Seulement quelques heures suivant le bombardement, il dit aux journalistes:

J'ai perdu ma fille, et elle va nous manquer. Mais je n'ai pas de malveillance, de rancune...cela ne me rendra pas ma fille... ne me demandez pas plus... je n'ai pas de réponse. Mais, je sais qu'il doit y avoir là, une raison, une intention qui nous dépasse... Si je ne pensais pas ainsi, je ne pourrai plus vivre. Cela fait partie d'un plan supérieur...et nous nous retrouverons.

Plus tard, Gordon a dit que ses paroles n'étaient pas intentionnées comme réponse théologique au meurtre de sa fille. Il les avait simplement lâchées du plus profond de son cœur. Les jours et les mois suivants de bombardement, il essayait de se montrer à la hauteur de ses paroles. Ce n'était pas facile, mais il voulait les garder en son cœur, et se maintenir à flot aux heures sombres.

Il savait bien que les terroristes qui avaient tué sa fille n'avaient sûrement aucun remord; il maintenait qu'ils devaient être punis et emprisonnés. Cependant il fut, quand même, mécompris et ridiculisé parce qu'il refusait toute vengeance.

Ceux qui doivent rendre compte de cet acte devront faire face au jugement de Dieu, ce qui est bien au-delà de mon

propre pardon... J'aurais tort de donner l'impression que les bandits armés, et les poseurs de bombe, soient permis d'aller partout, librement. Cependant... qu'ils soient jugés ou non ici-bas, par une cour d'appel...moi, je fais de mon mieux, en termes humains, pour pardonner... C'est à Dieu d'avoir le dernier mot.

Le fait de pouvoir pardonner, permit à Gordon de faire face à la mort soudaine de sa fille, et l'effet de ceci fut même, bien hors de sa propre portée. Au moins temporairement, ses paroles ont brisé le cycle de revanche et de vengeance: la direction paramilitaire protestante, locale, fut tellement convaincue par son courage, qu'elle n'a pas insisté.

Même si nous reconnaissons le pardon comme étant un devoir indispensable, nous sommes tentés de prétendre que nous ne le pouvons pas. C'est trop dur, trop difficile; c'est pour les personnes saintes, peut-être, mais non pas pour les autres. Nous sommes de l'avis que nous avons été trop souvent blessés, qu'on nous a présentés sous un faux jour, ou, que nous n'avons pas été compris.

Beaucoup d'Américains ont été très émus par l'histoire de Steven McDonald, cependant, peu de gens semblent avoir compris son acte de pardon comme autre chose qu'un exploit de volonté surnaturelle. Agent de police à New York, Steven MacDonald fut blessé d'un coup de revolver, et paralysé du cou jusqu'aux pieds, en 1986, alors qu'il questionnait trois jeunes hommes en le parc central (Central Park), à New York. Marié depuis moins

d'un an, sa femme était de deux mois enceinte.

Shavod Jones, l'agresseur de Steven, revenait d'un projet de logement à Harlem. Steven habitait dans le quartier blanc, luxueux, de Nassau. Leur brève rencontre aurait pu conduire à la prison pour l'un d'eux et l'affliction de toute une vie pour l'autre. Cependant, même avant que Shavod fut libéré, Steven commença à correspondre avec lui, en la tentative de remettre le jeune homme sur le chemin "de la paix et du but de la vie". Il écrit:

Pour quelle raison voulait-il me tuer – cette question ne me quittait pas, gisant à l'hôpital, les yeux fixés sur le plafond. J'étais perplexe, mais je n'arrivais pas à le haïr, mais seulement les circonstances qui l'avaient conduit au Central Park cette après-midi, un revolver caché en son pantalon.

J'étais une symbole pour ce gosse, un uniforme représentant le gouvernement, j'étais pour lui le système, qui permet aux propriétaires de demander un prix exorbitant pour les appartements sordides des immeubles en ruine. J'étais l'agence de la cité qui rétablissait les voisinages pauvres et chassaient les résidents, en vue d'ennoblir, sans se préoccuper s'ils étaient des bons citoyens ou des revendeurs de drogue; moi, j'étais l'agent de police Irlandais, toujours présent pendant une dispute domestique, qui partait sans avoir rien accompli, parce que la loi n'avait pas été enfreinte.

Pour Shavod Jones, j'étais le bouc émissaire, l'ennemi. Il ne me voyait pas comme une personne, avec les siens qu'il aimait, marié et père futur. Il croyait à ces mythes de sa communauté: La police est raciste, elle peut être violente, armes-toi contre elle. Non, je ne pouvais pas blâmer Jones. La société – sa

famille, les agences sociales, responsables, les gens qui avaient séparé ses parents – avaient échoué bien avant que Shavod Jones ait rencontré Steven McDonald dans le parc...

Il y a des jours, quand je ne me sens pas bien, où je pourrais me mettre en colère. Mais j'ai compris que la colère est une émotion gaspillée... Parfois, je me sens furieux avec le garçon qui m'a blessé. Mais, le plus souvent, j'ai pitié de lui. J'espère seulement, qu'il change, qu'il veuille aider le monde, non pas faire du mal. Je lui pardonne et j'espère qu'il trouvera la paix et un but dans sa vie.

Shavod ne répondit pas tout de suite aux lettres, et quand, enfin, il le fit, l'échange fut interrompu, parce que Steve avait refusé de l'aider à obtenir la liberté conditionnelle. Puis, en les derniers jours de 1995, trois jours après avoir été libéré de la prison, Shavod fut tué dans un accident de motocyclette.

Lorsque j'ai visité Steven, chez lui à New York, il y a quelques mois, je fus immédiatement frappé de ses manières douces, et de son regard brillant – et aussi, de sa totale incapacité. De vivre dans un fauteuil roulant, c'est même dur pour une personne âgée, mais de devoir quitter une vie active, à l'âge de vingt-neuf ans, c'est désolant. En plus, de devoir respirer après avoir subi une trachéotomie, et ne pas pouvoir embrasser son enfant de dix ans, c'était le cas de Steven McDonald. Mais je n'ai ressenti aucune amertume de sa part.

Tranquillement, bien que fermement, il m'ouvrit son coeur, m'expliquant comment ceci l'avait forcé à réévaluer entièrement sa vie:

Au commencement, le pardon, c'était une façon de continuer à vivre, de tourner le dos à cet accident fatal. Mais, plus tard, j'ai vu que jusque là, ma vie avait été égoïste, et que je n'étais le pardon, moi-même. C'était donc très simple.

Steven a trouvé un sens pour sa vie, en enseignant le pardon. Il parle régulièrement dans les écoles élémentaires, secondaires, et aux cérémonies de remise des diplômes. Il considère cette tâche comme venant de Dieu.

Onze ans après cet événement, La femme de Steven, est toujours à ses côtés. Ils luttent ensemble avec cette réalité de son invalidité, et l'effet de cela en leur mariage. Steven doit souvent lutter contre le découragement, même parfois contre la pensée de suicide. Mais quand je lui ai demandé: est-ce que de pardonner était une lutte, il dit que non – c'était un don de Dieu.

De pardonner quand on a été ainsi rendu infirme, ne peut être facile. Et pourtant, même en l'agonie la plus terrible, nous rencontrons un choix: aimer, ou haïr; pardonner, ou condamner; chercher la réconciliation, ou la rétribution. Steve aurait pu succomber à l'affliction, mais, ayant choisi le chemin de la paix et de la réconciliation, il est lui-même capable de changer la vie de ses semblables.

Un de ses héros, c'est Martin Luther King, Jr. Pendant notre visite, il pria son infirmier de nous montrer une collection de paroles du leader, desquelles il lut à haute voix: "Le pardon n'est pas une action occasionnelle. C'est une attitude permanente."

[The words of Martin Luther King, Jr. Selected and introduced by Coretta Scott King (New York: Newmarket Press, 1983). 23].

Chris Carrier pardonna à un homme, que la plupart de nous aimerait voir mort. A dix ans, à Miami, il fut enlevé par un employé de son père, et abandonné à mourir dans les Everglades de Florida. Il écrit:

Vendredi, le 20 décembre, 1974, n'était pas un jour ordinaire. C'était le dernier jour d'école, avant les vacances de Noël, et la sortie était plus tôt.

Je descendis de l'autobus, et j'allais à la maison. Un homme âgé qui passait, a semblé me reconnaître. A peine à quelques pas éloignés de chez moi, il se présenta comme un ami de mon père. Il me dit qu'il avait invité des amis, avec mon père, et il me pria de l'aider avec les décorations.

Je montais alors la rue avec lui, jusqu'à son automobile; et je m'installais confortablement.

Le Miami que je connaissais, disparut vite en gagnant la direction du nord. Il s'arrêta dans un endroit perdu, au bord de la route. Il mit en ma main une carte géographique, m'instruisant à rechercher un certain nom, et entra à l'arrière du véhicule.

Je me mis à étudier la carte. Tout à coup je ressentis un coup dans l'épaule, puis un autre. Je me suis retourné et j'ai vu qu'il voulait me frapper avec un brise-glace. Puis, il me tira à terre; à genoux sur moi, il me donna des coups de couteau, je l'implorais de s'arrêter, et je lui promettais que je n'en dirai rien, s'il me laissait partir.

Je fus aussitôt soulagé, quand il se leva. Il me dit qu'il me laisserait dans un endroit solitaire, et qu'il téléphonerait à mon père de venir me chercher. Cependant, je savais bien que la situation était au-delà de mon contrôle, Quand je lui demandai, pourquoi faisait-il cela, il dit que mon père "lui avait coûté une grande somme d'argent".

Après une heure, environ, d'automobile, il prit une petite route de campagne. Il me dit que mon père me trouverait là. Nous sommes allés ensemble dans la brousse, et il m'a dit de m'asseoir. Je me souviens qu'il a disparu à ce moment.

Six jours plus tard, le soir du 26 décembre, Chris fut découvert par un chasseur de cerfs local. Chris avait reçu un coup de fusil à la tête. Sa tête était couverte de bleus, et ses yeux étaient noirs. Miraculeusement son cerveau n'était pas endommagé. Mais il ne se rappelait pas qu'on avait tiré sur lui.

Les mois suivants, il eut du mal en pensant que son ennemi vivait sûrement quelque part. En plus, il a fallu qu'il s'habitue aux limites physiques que ses blessures lui imposaient: aveugle d'un oeil, il ne pouvait pas prendre part aux sports. Et, comme n'importe quel adolescent, il se gênait de son apparence. Il était contrarié par la mention publique de sa survie; il se souvient s'être demandé pourquoi ce "miracle" le rendait aussi misérable. Incroyablement, à l'âge de treize ans, il subit un changement. Il commença à voir son cauchemar différemment. Il réfléchit que ses blessures auraient put être bien plus sérieuses – au fond, il aurait pu mourir. Il reconnu de même, qu'il ne pouvait pas garder cette colère toujours en son coeur. Il se décida à tourner le dos, une fois pour toutes, sur son animosité, son désir de vengeance, et son apitoiement sur lui-même.

Puis, le 3 septembre, 1996, Chris reçut un coup de téléphone qui changea sa vie, de nouveau. Un détective de la police de Coral Gables lui téléphona pour lui notifier qu'un homme appelé David McAllister avait confessé son crime. David avait

travaillé aux côtés d'un oncle de Chris. On l'avait renvoyé, à cause de son alcoolisme. Chris est allé voir David, le jour suivant.

Quand je lui rendit visite, je ressentis une profonde compassion pour cet homme. Nullement intimidant, c'était un homme faible, de soixante-dix ans, qui ne pesait pas plus de soixante livres anglaises. Le glaucome l'avait laissé aveugle, et l'alcoolisme et le tabac avait ruiné son corps. Il n'avait pas de famille, et pas d'amis. C'était un homme qui n'avait que ses regrets, pour accompagner sa mort.

La première fois que j'aie parlé avec David, il m'a semblé plutôt insensible. Il croyait probablement que j'étais un autre agent de police. Un ami qui m'avait accompagné, lui a prudemment posé quelques questions, qui l'ont conduit à admettre ce qu'il m'avait fait. Puis, il lui demanda, "auriez-vous voulu revoir ce jeune homme, et lui dire que vous regrettiez maintenant la peine que vous lui aviez fait?" David répondit emphatiquement, "si seulement c'était possible!"

C'est alors que je me suis présenté. Incapable de me voir, il me tendit la main et serra la mienne en disant, combien il regrettait ce qu'il m'avait fait. En retour, je lui offris mon pardon et mon amitié.

Chris dit que ce ne lui fut pas difficile de pardonner, mais les journalistes ne le comprennent pas. Ils admirent ceci, mais ne peuvent le comprendre. Ils se taisaient toujours, quand on parlait du pardon; il semblait qu'ils voulaient plutôt fixer leur regards sur le drame et les détails de sa torture. Mais Chris écrit:

Il y a une raison pragmatique pour le pardon. Si on a subi un tort nous pouvons, ou bien, répondre en recherchant la revanche, ou en pardonnant. Si nous choisissons la revanche, notre vie se consume en la colère. La vengeance nous laisse dépourvu d'affections. La colère est difficile à satisfaire, et peut devenir habituelle. Tandis que le pardon nous permet de continuer à avancer.

De plus, il y a une raison plus irrésistible qui nous pousse à pardonner. Le pardon est un don – une grâce. Une grâce reçue et que je dois rendre. En les deux cas, ce fut toujours satisfaisant.

Les jours suivants cette rencontre, Chris commença à rendre visite à David aussi souvent qu'il le pouvait, généralement avec sa femme et ses deux filles. Tous les deux ont passé des heures ensemble, et la dureté de cœur du vieil homme se fondit complètement. Puis, un soir, trois semaines plus tard, quelques heures après que Chris avait aidé son ami à se coucher, David mourut.

Ces histoires de Gordon, Chris, et Steven nous montrent, peut-être mieux que les autres, en ce livre, les contradictions en ce mystère que nous appelons "le pardon". Pour la plupart, nous le trouvons bien difficile, de se détourner de petites rancunes, ou de reproches insignifiants, et pourtant, ces trois hommes qui ont souffert au-delà de leurs pires cauchemars, ont pu pardonner avec une facilité quasi incroyable. Peut-être que cela gît plutôt en leur foi en un pouvoir plus grand. A la fin, tous ces hommes ont pu pardonner, non seulement, grâce à leur propre recherche de la paix, mais aussi, grâce à leur foi en Dieu.

3

Mettre la Fin au Cycle de la Haine

Si seulement il s'agissait de gens commettant des méfaits, insidieusement, et qu'il fallait seulement les séparer du reste, et de les détruire. Mais la ligne qui sépare le bien du mal, divise le coeur de chaque être humain. Et, quel est celui qui détruirait volontiers une partie de son coeur?

A L E X A N D R S O L Z H E N I T S Y N

Les paroles familières, qui nous ont été apprises en notre enfance, nous donnent, à beaucoup de nous, un vrai réconfort, spécialement en temps de crise: "Pardonnez-nous, comme nous pardonnons à notre prochain." Mais prenons-nous le message de ces paroles, vraiment, au sérieux: que nous trouverons la force de pardonner, quand nous reconnaissons notre propre besoin d'être pardonné? Cette prise de conscience ne nous vient pas toute seule! On pense plutôt qu'on ferait mieux de rester satisfait de soi.

Pour expliquer la signification de la prière, Jésus raconta l'histoire suivante:

Un roi décida de régler ses comptes avec ses serviteurs. Il venait de se mettre à compter, quand on lui en amena un qui lui devait des millions de francs. Cet homme n'avait pas de quoi lui rendre cet argent; son maître ordonna alors de le vendre comme esclave, et, de vendre aussi sa femme, ses enfants, et tout ce qu'il possédait, afin de rembourser ainsi la dette. Le serviteur tomba à genoux devant son maître pour le supplier: "Prends patience envers moi, lui dit-il, et je te paierai tout!" Le maître eut pitié: il lui remit sa dette et le laissa partir.

Le serviteur sortit et rencontra un de ses compagnons de service qui lui devait une centaine de francs. Il le saisit à la gorge et le serrait à l'étouffer en disant: "Paie ce que tu me dois!" Son compagnon tomba à ses pieds et le supplia en ces termes: "Prends patience envers moi et je te paierai!" Mais il ne voulut pas: il le fit au contraire jeter en prison en attendant qu'il ait payé sa dette. Quand les autres serviteurs virent ce qui était arrivé, ils en furent profondément attristés et allèrent tout raconter à leur maître. Alors le maître fit venir ce serviteur et lui dit: "Méchant serviteur! Je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'as supplié de le faire. Tu devais toi aussi avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi." Le maître était très en colère et il envoya le serviteur en prison pour être puni en attendant qu'il ait payé toute sa dette.

La plus forte raison de pardonner est toujours notre propre expérience d'avoir été pardonné nous-mêmes, et d'être con-

scients de nécessiter soi-même le pardon, pour le mal que nous avons fait aux autres.

Jared, un étudiant Africain-Américain au collège de Boston, raconte l'histoire de sa propre lutte pour pouvoir pardonner:

J'avais juste six ans, lorsque je devins conscient de la réalité du racisme: on m'avait poussé dans le monde – dans une école élémentaire, au bout de la route qui menait à notre maison. Au bout d'un mois, seulement, la loi exigeait que je sois mis dans une autre école. Mes parents n'en étaient pas contents; ils me voulaient dans une école où je sois connu et aimé. Ils possédaient une ferme à la campagne, et nous y sommes allés vivre...

Mon père, ancien combattant dans le mouvement des droits civils, nous avait enseigné à aimer et à respecter tout le monde – blanc ou noir. Je n'étais pas conscient de ces différences. Cependant, j'étais le seul enfant nègre dans cette école, et la haine avait été inculquée en beaucoup des autres enfants. Les enfants peuvent être brutales à propos de différences. Quelquefois, ce ne sont que des questions innocentes: pourquoi est-ce que ta peau est noire? Puis il commencent à rire et à se moquer, car ils savent que la peau de couleur est quelque chose de différent; quelque part, on leur a enseigné que ce n'est pas "normal."

Je me sentais mal à l'aise. Comme un poisson hors de l'eau, et ces garçons ne me le rendaient pas facile. Je me souviens surtout d'un incident. Je présentai un de mes amis blancs à un autre camarade blanc, et depuis ce jour, ils se sont toujours assis ensemble, sans se tourner vers moi.

Puis, alors que j'étais dans la septième classe dans la cité, il y avait un élève blanc dans ma classe. Shawn, le seul

garçon blanc dans toute l'école. Nous l'avons traité comme un étranger et nous l'avons abusé verbalement, et maltraité. Nous donnions libre cours à notre haine de la race blanche, bien qu'il ne nous ait rien fait. Nous étions en colère. Pour nous, il symbolisait tout ce que nous savions des blancs et de leur histoire: l'humiliation de notre peuple, les lynchages, la populace, et l'esclavage. On s'en prenait à lui, en raison de toute notre rancune.

Je vois bien, que tout ce qu'on lui a fait, était mal. Nous étions des racistes, cela même que nous méprisions, en la race blanche. Aujourd'hui encore, je demande pardon pour le mal que je lui aie causé. Et je veux pardonner aux élèves, qui n'avaient pas eu un coeur pour m'aimer alors que j'étais le seul enfant nègre parmi eux.

Hela Ehrlich, membre de man communauté d'origine juive, avait grandi en l'Allemagne pendant les Nazis. Sa famille a pu émigrer juste avant la Seconde Guerre Mondiale, et ainsi a échappé aux camps de mort. Mais ils ont quand même souffert, énormément. Son père mourut à l'âge de quarante-deux années, et elle perdit ses grands-parents, des deux côtés, de même que toutes ses amis, dans le Holocauste.

Elle parle de sa longue lutte avec l'amertume, et sa révolte contre le pardon, ce qui devint critique au moment d'une réunion de toute la communauté.

Je me suis assise en tremblant, et à ce moment j'ai senti que si je regardais en mon propre coeur, je pourrais aussi trouver là, des graines de haine. J'ai vu qu'elles existent en chaque être

humain. Des pensées arrogantes, d'irritation envers les autres, d'envie, de colère, même d'indifférence – voici la raison de ce qui se passa en l'Allemagne Nazi. Je vus d'autant plus clairement, que moi aussi j'avais désespérément besoin de pardon, et, finalement, je me sentis complètement libérée.

Josef Ben-Eliezer, un autre membre de ma communauté, naquit en 1929, à Frankfort, en Allemagne, de parents juifs, de descendance de l'Europe de l'Est. Comme des milliers d'autres, ses parents avaient émigré de la Pologne pour échapper à la persécution et à la pauvreté. Il y avait peu de répit des deux.

Ma première rencontre avec l'anti-Sémitisme fut alors que j'avais trois ans. Nous regardions par la fenêtre, pour voir une formation de la jeunesse Hitlerienne marcher le long de l'Ostendstrasse, en chantant une chanson, que je pouvais, moi-même, comprendre: *Wenn Judenblut vom Messer spritzt* (quand le sang juif jaillit sur nos couteaux). Je me souviens encore de l'expression d'horreur sur le visage de mes parents.

Ma famille se décida vite, à quitter le pays, et, à la fin de 1933, nous étions retournés à Rozwadow, en Pologne, sur la rivière San. La plupart de ses habitants étaient juifs, artisans, tailleurs, charpentiers, et marchands. Il y avait beaucoup de pauvreté, et dans ces conditions nous étions considérés comme petits bourgeois. Nous avons vécu à Rozwadow pendant six ans.

En 1939 la guerre éclata, et après quelques semaines, les Allemands entrèrent dans notre ville. Mon père et mon frère aîné

se sont cachés dans le grenier, et chaque fois que quelqu'un frappait à la porte et les voulait, nous disions qu'ils n'étaient pas chez nous.

Puis alors, nous avons entendu cette annonce, tellement redouté, que tous les juifs devaient se rassembler dans la place publique. On nous donna seulement quelques heures. Nous prîmes tout ce que nous pouvions enfourner dans un sac, et porter sur le dos. De la place publique, les SS nous ont forcé à marcher vers la rivière, plusieurs kilomètres du village. Des hommes en uniforme nous accompagnerent en motocyclette. Je n'oublierai jamais, comment l'un d'eux s'est arrêté et nous a hurlé de nous dépêcher; puis il vint auprès de mon père et il l'a frappé.

Au bord de la rivière, d'autres hommes en uniforme nous attendaient. Ils nous ont fouillés, ils recherchaient des objets de valeur – de l'argent, des bijoux, et des montres. (Ils n'ont pas trouvé la somme d'argent que mon père avait caché dans les vêtements de ma petite soeur.) Puis, ils nous ont commandé de traverser la rivière, dans une région neutre. On ne nous a pas dit ce que nous devions faire, mais nous avons trouvé un logement.

Quelques jours plus tard, nous entendîmes soudainement que cette région allait aussi être occupée par les Allemands. Saisis de panique, mes parents, avec deux ou trois autres familles, ont acheté un chariot pour les enfants et le peu de choses que nous avions emporté sur le dos.

Nous allâmes vers l'Est, espérant gagner la frontière de la Russie avant la nuit, mais nous nous sommes trouvés dans une grande forêt; des hommes armés nous ont attaqués et voulaient prendre tout ce que nous possédions. Nous avons eu très

peur, mais quelques-uns de notre groupe ont eu le courage de résister. A la fin, ils partirent avec une bicyclette et quelques autres choses de moins important.

La famille de Josef passa quelques années en Sibérie. Miraculeusement, il a pu s'échappé, et fuir en Palestine en 1943. Après la guerre il a rencontré des Juifs qui avaient survit les camps de concentration.

Les premiers enfants libérés des camps de concentration, Bergen-Belsen et Buchenwald, commencèrent à arriver en Palestine en 1945. Je fus horrifié, en entendant ce que ces jeunes garçons, de douze, treize, ou quatorze ans, avaient souffert; Ils avaient l'air de vieillards. J'en fus dévasté...

J'eus beaucoup de mal avec l'occupation Britannique, les trois années suivantes. J'étais plein de haine envers les Anglais, surtout après qu'ils eurent limité l'immigration des survivants du holocauste en Palestine. Nous, les Juifs, nous avons dit que nous n'irions jamais plus comme des moutons à l'abattoir, du moins non pas, sans résistance. Nous nous sentions comme si nous vivions dans un monde de bêtes sauvages, et que, pour survivre, nous devrions devenir comme eux.

Quand le mandat Britannique se termina en Palestine, il y eut encore plus de luttes entre les Juifs et les Arabes. Je me suis enrôlé dans l'armée, car j'étais convaincu que je ne devais plus me laisser piétiner...

Pendant une bataille à Ramla et Lod, mon bataillon commanda au Palestiniens d'évacuer immédiatement. Nous ne leurs avons pas permis de partir en paix; nous nous sommes tournés vers eux, remplis de haine. Nous les avons battus, et

brutalement interrogés. Nous avons même tué quelques uns. Nous n'avions pas reçu cet ordre, c'était notre propre initiative. Cela provenait de nos bas instincts.

Soudain, mon enfance, pendant la guerre en Pologne, me vint à l'esprit. J'ai vécu de nouveau ce qui s'était passé quand j'avais dix ans, chassés de notre ville. Là aussi, étaient des gens – hommes, femmes, et enfants – fuyant avec tout ce qu'ils pouvaient porter. Le regard affolé, cette peur que je connaissais, moi-même trop bien. Bien que j'en sois très affecté, j'avais des ordres, et j'ai continué à les fouiller pour des objets de valeur. J'ai su que je n'étais plus une victime. J'étais maintenant au pouvoir.

Josef quitta bientôt l'armée, mais il n'en était pas heureux. Il abandonna le judaïsme, puis toute religion, essayant de rationaliser le monde et l'énormité du mal. Mais il n'y arrivait pas. Eventuellement il vint dans ma communauté.

Là, pour la première fois, j'ai éprouvé la réalité du pardon. Et, je me suis demandé, comment ne pourrais-je pas pardonner aux autres, quand, moi-même, j'ai tellement besoin de pardon? Surtout, j'espère de tout mon coeur que l'un de ces jours, le monde entier sera saisi par le même esprit qui m'a sauvé.

Jared, Hela, et Josef avaient une bonne raison de ne pas pouvoir pardonner. Pour parler humainement, ils étaient innocents. Ce qui les accablait, venait des préjugés et de la haine des autres. Dans un sens, ils avaient toute raison de penser ainsi.

Je ne veux aucunement suggérer qu'il soit facile de pardon-

ner à ceux qui ont massacré sa famille, ses amis et ses voisins, mais ma plus sérieuse expérience, comme pasteur et conseiller c'est que ceux qui sont incapables de pardonner à leurs persécuteurs, restent toujours leurs victimes, bien après que leurs peines physiques et leur danger soient passés.

De plus, Jared, Hela, et Josef ont pu se sentir comme ceux par lesquels ils avaient tellement souffert. Ils ont tous senti, de même que beaucoup d'autres, que seulement en pardonnant ont-ils pu briser le terrible cycle de la haine, ainsi se libérer des horreurs du passé.

4

Bénir Ceux qui nous Persécutent

On est souvent perplexé — surtout en voyant le péché autour de nous — et, on se demande, devrions-nous employer la force ou l'amour avec humilité. Choisissez toujours l'amour. Si vous vous décidez en faveur de l'amour, une fois pour toutes, vous pourrez subjuguier le monde entier. L'humilité bienveillante a une force émerveillante, qui dépasse tout.

F Y O D O R D O S T O E V S K Y

Dans le Sermon sur la Montagne, Jésus nous dit que nous devons aimer nos ennemis — au fait, dit-il, nous devons “bénir” ceux qui nous persécutent. Ceci n'était certainement pas seulement de la rhétorique, comme il le montra, tellement clairement et indubitablement, par ses paroles sur la Croix, "Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font". Etienne, le premier martyr chrétien, a lui même prié, lorsque sa vie prit fin de cette violente façon: "Père, ne leur attribue pas ce péché".

Beaucoup de personnes ridiculisent cela, comme étant stupidité volontaire. Comment pouvons-nous étreindre ceux qui veulent nous détruire? Quand j'ai montré un des premiers manuscrits de ce livre à un écrivain Africain renommé, condamné à mort en Pennsylvanie, celui-ci aussi réagit de cette façon:

C'est facile pour ceux qui vivent dans un paradis virtuel, qui mangent à leur faim, les propriétaires, les fermiers, les gens d'affaires etc., de prêcher le pardon. Mais, est-ce juste de dire ceci aux gens vivant dans des trous de souris – sans travail, prêts à mourir de faim – ces gens, mentionnés par Franz Fanon, “les misérables de notre terre?” Doivent-ils pardonner à ces millions de personnes de bien-être qui ont voté pour leur famine? Pour la guerre? Pour les prisons? Pour leur répression perpétuelle? Qui aimeraient mieux que ceux-la n'aient jamais existé? Devraient-ils leur pardonner la repression à venir? Le génocide à venir?

Il y eut une personne, cependant qui a senti devoir pardonner, ce fut Martin Luther King, Jr. “Probablement, aucun commandement de Jésus, a été plus difficile à obéir que celui-ci: d'aimer son ennemi,” a-t-il écrit en son livre, si populaire, de 1963, *Strength To Love*, (avoir la force d'aimer).

Il y a des personnes qui pensent sincèrement que de vraiment pratiquer l'amour, soit impossible. C'est facile, disent-ils, d'aimer ceux qui vous aiment, mais comment peut-on aimer ceux qui insidieusement cherchent à vous faire échouer...?

Loin d'être l'injonction pieuse d'un rêveur utopique, le

commandement d'aimer son ennemi est plutôt une nécessité absolue pour notre survie. L'amour, même envers notre ennemi, c'est la clef de la solution des problèmes de notre monde. Jésus n'est pas un idéaliste qui manque d'esprit pratique; Jésus est un réaliste pratiquant...

De rendre la haine pour la haine, ne fait que multiplier la haine, ajoutant de l'obscurité en une nuit déjà sans étoiles. L'obscurité ne peut pas chasser l'obscurité; seule, la lumière, puisse faire ceci. La haine ne peut chasser la haine; seul, l'amour le puis. La haine se multiplie en plus de haine, la violence se multiplie en plus de violence, et la dureté se multiplie en dureté, en une spirale descendante de destruction...

L'amour est la seule force capable de transformer un ennemi en un ami. Nous ne nous débarrassons jamais d'un ennemi, en rendant la haine pour la haine; nous nous débarrassons d'un ennemi en nous débarrassant de l'inimitié.

Par sa nature même, la haine détruit et met en pièces; grâce à son caractère même, l'amour crée et construit. L'amour transforme, grâce à son pouvoir rédempteur.

L'engagement de King à aimer, en tant que moyen politique, provenait de sa foi chrétienne, mais il y avait aussi un trait de pragmatisme en sa façon de penser. Il savait que ses semblables et lui-même, devraient vivre longtemps avant d'atteindre la reconnaissance de leurs droits civils, qui leur avaient été refusés pour près de 200 ans, à cause de la couleur de leur peau. S'ils se laissaient aigrir à propos de ce traitement, la violence surgirait, et conduirait à encore plus de ressentiment. Plutôt que de détruire ces murs de haine raciale, cela les élèveraient. Seul, le

pardon, de pardonner à leurs oppresseurs, pourrait délivrer les Africains-Américains – et les Américains blancs – de “la spirale descendante de destruction.” Seul le pardon pourrait montrer la voie vers un avenir plus clair, et plus effectif.

Il nous faut développer et maintenir l’aptitude à pardonner. Celui qui n’a pas la force de pardonner, n’a pas non plus la force d’aimer. Il est impossible même de commencer à aimer ses ennemis sans d’abord avoir accepté, une fois pour toutes, le besoin de pardonner à ceux qui nous offensent et nous infligent du mal. Il faut aussi se rendre compte que le pardon doit être initié par la personne qui a subi le tort, la victime souffrante de cette flagrante injustice, cette action terrible d’oppression. Il se peut que le malfaiteur demande à être pardonné. Peut-être qu’il prenne conscience, et comme l’enfant prodige, et qu’il se mette à marcher dans un chemin poussiéreux, le cœur palpitant avec le désir d’être pardonné. Mais seuls, le voisin offensé, le père aimant à la maison, sont capables de déverser les vagues chaleureuses du pardon.

Le pardon ne signifie pas d’ignorer ce qui a été commis ou de déguiser une mauvaise action. Cela veut dire, plutôt, que la mauvaise action ne soit plus une barrière entre eux. Le pardon est un catalyseur qui va créer l’atmosphère qui permette un nouveau départ...

A nos adversaires les plus cinglants nous disons: “Nous allons comparer votre aptitude à infliger la souffrance, avec notre aptitude à endurer la souffrance. Nous allons faire face à votre force physique, avec notre courage. Faites nous ce que vous voulez, nous continuerons à vous aimer. Nous ne pouvons pas, en toute bonne conscience, obéir vos lois injustes, car la non-conformité avec le mal est d’autant plus une obligation

morale que la conformité avec le bien. Jetez-nous en prison, nous vous aimerons quand même. Envoyez vos commentateurs de violence capuchonnés dans notre communauté à minuit, frappez-nous à moitié-morts, nous vous aimerons quand même. Mais, soyez assurés que nous vous fatiguerons par notre aptitude à souffrir. Un jour nous gagnerons notre liberté, non seulement pour nous-mêmes. Nous ferons appel, de telle façon à votre coeur et votre conscience, que, ainsi, nous gagnerons votre âme, et notre victoire sera une double victoire.”

Au Printemps de 1965 j’ai marché avec Martin Luther King à Marion, Alabama, revivant de première main son profond amour et humilité, en face de cette terrible injustice.

Je venais de visiter des vieux amis à l’institut, quand nous avons appris la mort de Jimmie Lee Jackson, jeune homme tué huit jours avant, quand un rassemblement près de l’Église fut interrompu par la police. Des gendarmes de toute la contrée étaient là, et frappaient les manifestants avec des massues.

Les spectateurs ont plus tard décrient cette scène de chaos où les blancs ont brisé les appareils de photo, et les réverbères, tandis que les policiers attaquaient hommes et femmes brutalement, dont beaucoup restaient à genoux, priant devant leur église. Le crime de Jimmie avait été de confronter un gendarme qui frappait sa mère sans pitié. Une balle dans son estomac, et un coup à sa tête fut sa punition; à demi-mort, on ne l’admis pas à l’hôpital local, et il fut amené à Selma, et là, il raconta ce qui

s'était passé aux journalistes. Il mourut quelques jours après.

A la nouvelle de la mort de Jimmie, nous allâmes aussitôt à Selma. Exposé à la vue de tous, dans la chapelle; et bien que l'entrepreneur de pompes funébres avait fait de son mieux pour couvrir les blessures à la tête, elles ne pouvaient être cachées: trois coups meurtriers, larges de plusieurs centimètres, de l'oreille à la base du crâne, et au-dessus de la tête.

Profondément émus, nous sommes restés pour la première cérémonie funèbre, dont il en eurent deux. La pièce était pleine; environ trois mille personnes (et beaucoup d'autres, au-dehors), et nous nous sommes assis sur le rebord d'une fenêtre, à l'arrière. Nous n'entendîmes pas une seule parole de colère ou de revanche, pendant le service. Au contraire, un esprit de courage émanait de l'assemblée, surtout lorsqu'ils ont chanté l'ancien hymne des esclaves, "Ain't gonna let nobody turn me 'round" (je ne me laisserais jamais faire demi-tour).

Plus tard, à l'église méthodique de Marion, l'atmosphère était certainement plus atténuée. Le long de la véranda du palais de justice de la région, de l'autre côté de la rue, une longue ligne de gendarmes, la main sur leurs massues, qui nous regardaient. C'étaient les mêmes qui avaient attaqué les noirs, les jours précédents. La foule des blancs rassemblés à la mairie, n'était pas moins intimidante. Armée de jumelles et d'appareils photographiques, ils nous examinaient, et nous photographier tellement minutieusement, qu'il nous semblait que chacun de nous avait été marqué.

Au cimetière, King parla du pardon et de l'amour. Il im-

plorait ses semblables de prier pour la police, de pardonner au meurtrier, et ceux qui les persécutaient. Puis, main en main, nous avons chanté, “We shall overcome” (nous vaincrons). Ce fut un moment inoubliable. S’il y eut jamais une justification de la haine ou vengeance, c’aurait été là. Mais ce n’était nullement le cas, non pas même de la part des parents de Jimmie.

De repartir pour Selma n’était pas sans danger. A peine quatre jours après l’enterrement, des manifestants en route vers Montgomery, rencontrèrent des gendarmes à cheval, armés de gaz de combat, qui les trépiderent, et les tabassèrent. Deux jours après, un curé blanc de Boston, James Reeb, fut sauvagement battu, en ville à Selma; il mourut deux jours après. En les trois semaines suivantes, Viola Liuzzo, jeune femme blanche de Detroit, fut tué d’un coup de fusil, alors qu’elle ramenait un nègre chez lui. (Nous venions de faire la même chose, une semaine avant, lorsque nous aidions trois femmes à regagner Marion.)

Des années plus tard, je fus profondément ému en lisant quelque chose à propos d’un acte remarquable, de pardon, des enfants à Selma, en ces mêmes jours de février et mars 1965. Des étudiants aussi, avaient organisé une marche pour la paix, après l’école, quand le shérif connu: Clark, arriva. Il commença avec ses adjoints à pousser les enfants avec son bâton, et ils se mirent en fuite. Initialement les garçons et les filles crurent qu’ils allaient à la prison locale, mais il leur furent bientôt clair qu’on les menait vers une prison à cinq kilomètres de la ville. Les hommes ne leur donnerent aucun repit, et les enfants commencèrent à vomir. Plus tard, ils ont dit qu’ils voulaient épuiser

cette ‘fièvre de la marche’ pour toujours.

Quelques jours après cet incident, Sheriff Clark fut hospitalisé, avec des douleurs cardiaques. Incroyablement, les enfants de Selma organisèrent une seconde marche devant la cour de justice, cette fois-ci: chantant des prières et portant des signes de guérison.

Robert Coles psychiatre éminent pour enfance, observa la même attitude remarquable de pardon, parmi les enfants, alors qu’il travaillait dans un hôpital à New Orleans, en 1960. Les parents blancs, qui s’opposaient à la décision de la Court fédérale de mettre fin à la ségrégation dans les écoles de la ville, avaient enlevés leurs enfants de toute école qui admettait des étudiants noirs, et ils mettaient un piquet de grèves devant ces écoles.

Un enfant de six ans, Ruby Bridges, était la seule élève Africaine Américaine. Pendant des semaines, elle a dû être escortée par les gendarmes fédéraux. Un jour, sa maîtresse la vit chuchoter doucement en passant la ligne des parents blancs qui vociféraient contre elle. Quand la maîtresse reporta cela à Coles, cela le rendit curieux, que disait-elle?

Quand il le lui demanda, elle répondit qu’elle avait prié pour les parents blancs. Coles fut surpris. Pourquoi priait-elle pour eux? “Parce qu’ils ont besoin de prières,” répondit-elle. Elle avait entendu à l’église que Jésus avait dit en mourant, “Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font,” et elle avait

pris ces paroles à coeur. Coles vut en elle, et en tous ceux qui lui étaient semblables, les graines d'une renaissance Américaine.

Au travers de James Christensen, le prieur en un monastère Trappiste, à Rome, que je connais, j'ai récemment entendu une histoire remarquable de Pardon. Au mois de mai 1996, le G.I.A. un groupe d'Islam en Algérie, a kidnapper sept Trappistes en les montagnes de l'Atlas, en les menaçant de les retenir comme otages, jusqu'à ce que la France eut libéré plusieurs de leurs compatriotes emprisonnés. Quand le gouvernement français refusa, le G.I.A les a égorgé.

Toute la France fut horrifiée, et chacune des églises catholiques en France – dont il y en avaient 40.000 – sonnèrent leurs cloches en même temps en la mémoire des moines. Ce qui, cependant, me toucha le plus profondément, fut quelque chose qui aurait pu le présager, deux ans avant. Le prieur du monastère Algérien, Christian de Chergé, avait eu une étrange prémonition qu'il mourrait bientôt d'une mort violente, et il avait écrit une lettre, pardonnant ses futurs assassins. Il cacheta la lettre, et la laissa avec sa mère en France. Découverte seulement après le meurtre, on y lisait:

Si l'arrivait un jour – et ce pourrait être aujourd'hui – que je sois une victime du terrorisme qui semble aujourd'hui encercler tous les étrangers en Algérie, je voudrais que ma communauté, mon église, sache que ma vie fut dédiée à Dieu et à l'Algérie; et qu'ils acceptent ceci: le seul maître de toute vie

ne fut pas étranger à ce départ brutal.

J'aimerais, quand le temps soit venu, avoir un espace de clarté, qui me permettrait de demander pardon à Dieu et à mes compagnons, et en même temps de pardonner de tout mon coeur à celui qui m'a terrassé.

Je ne pourrais jamais désirer une telle mort; cela me semble important de déclarer – comment puis je me réjouir, si les Algériens que j'aime tellement, soient aveuglement accusés de mon assassinat.

Je rends grâce à Dieu, de cette perte de ma vie. En ce remerciement pour toute ma vie, à partir de ce moment aussi, je t'inclue toi aussi... mon ami de la dernière minute, qui n'a sûrement pas su ce qu'il faisait... Je te recommande à Dieu, en le visage duquel je vois le tien. Puisse nous retrouver, de bons "larrons heureux" au Paradis, si Dieu le veut, notre Père à tous les deux.

Certainement, ce prier et ses frères ne furent pas seulement des hommes courageux, qui acceptaient de mourir. Il y en a toujours eut beaucoup. Mais ces hommes avaient un esprit, de cette rare humilité et de cet amour indulgent, qui ne peut être décrit autrement que, chrétien.

En ce monde, peu de pays ont tellement besoin de réconciliation, que le pays d'Israël. Je suis d'abord allé dans ce pays, déchiré par la guerre, en l'année 1988. Là, j'ai rencontré Elias Chacour, prêtre Melkite et activiste Palestinien, qui, depuis des années, travaille inlassablement pour la paix. Notre amitié

deux fois notre communauté.

On pourrait s'attendre à ce qu'Elias ressente beaucoup d'amertume. "Homme sans pays", depuis que son village fut détruit en 1947, il a été emprisonné plus d'une fois et il a enduré des années d'harassement et d'abus, aux mains du gouvernement Israélite. Pourtant Elias est une des plus chaleureuse, humble, et bienveillante personne, que je connaisse. En tant que Palestinien déplacé, il reste quand même fidèle à cette idée, "Les Juifs méritent un pays natal, non pas parce qu'ils sont juifs, mais parce qu'ils sont humains." Pendant une visite récente à une de nos communautés, il nous rappelait:

Si j'ai le coeur plein de pardon envers les Juifs, les Sionistes, les soldats qui ont brisé les os de mon frère et emprisonné mon père – alors je puis aller trouver ce Juif et lui dire la vérité, et il sentira que je l'aime, même si je haïs son injustice... Je préfère l'appeler à se convertir, que de changer de rôles et de l'opprimer – Dieu m'en garde!

Naim Ateek, prêtre bien connu à la Cathédrale Saint-George à Jérusalem, partage ce sentiment. Il a appris à pardonner, de son père, qui perdit tout, en 1948, à l'armée Israélienne.

Si on laisse la haine nous accaparer, son pouvoir nous engouffre et nous en sommes consumés...Continuez à combattre contre la haine et le ressentiment. Parfois, vous serez vainqueurs, parfois vous serez vaincus. Bien que ce soit extrêmement

difficile, ne laissez jamais la haine vous dépasser...

Ne cessez jamais d'essayer de pratiquer le commandement d'aimer et de pardonner.

Ne diluez pas la force du message de Jésus: ne l'évitez pas, ne le congédiez pas, comme étant irréalisable et impraticable. Ne le changez pas, selon votre idée de le rendre plus applicable à notre vie ici-bas. Gardez-le tel qu'il est, continuez à le désirer, et à travailler avec Dieu pour sa réalisation.

Comme beaucoup des deux côtés du conflit Arabe-Israélien, Bishara Awad, un des mes autres amis Palestinien, a été blessé en partageant ces injustices. Il me parlait récemment de sa longue lutte, pour pouvoir pardonner:

En 1948, pendant la guerre terrible entre les Arabes et les colons Juifs, des milliers de Palestiniens moururent et beaucoup perdirent leurs abris. Notre propre famille ne fut pas épargnée. Mon Père fut tué par une balle de fusil perdue, et il n'y avait aucun endroit décent pour l'enterrer. Personne ne pouvait quitter l'endroit par peur d'être tué par l'un ou l'autre des ennemis; il n'y avait ni prêtre, ni curé pour dire une prière. Ma mère a lu quelque chose de la Bible, et les hommes qui étaient là ont enterré mon père dans la cour. Il aurait été impossible de l'amener au cimetière de la ville.

Ma mère devint veuve à l'âge de vingt neuf ans, et resta avec sept enfants. J'avais seulement neuf ans. Pendant des semaines nous étions pris entre les feux croisés, et nous ne pouvions

quitter notre sous-sol. Puis, une nuit, L'armée Jordanienne nous força à fuir dans la Vieille Cité. Ce fut bien la dernière fois que nous vîmes notre appartement et nos meubles. Nous nous sommes enfuis sans rien emporter, en pyjamas...

Nous étions alors des réfugiés. On nous mis dans un rangement de kérosène, sans meubles. Une famille Musulmane nous donna des couvertures et de la nourriture. La vie fut très dure; je me souviens encore de s'endormir sans avoir eu de quoi manger.

Ma mère qui avait été infirmière, accepta un travail dans un hôpital, pour \$25 par mois. Elle travaillait la nuit et continuait ses études pendant le jour, et nous les enfants furent mis dans des orphelinats. Mes soeurs furent acceptées dans une école Musulmane, et nous les garçons furent mis dans une maison de famille, gouvernée par une dame Britannique. Pour moi, ce fut un coup terrible. J'avais d'abord perdu mon père, et maintenant j'étais séparé de ma mère et de ma famille.

On nous permis de visiter chez nous une fois par an, mais autrement, nous sommes resté là, les douze années suivantes.

Ici, avec mes deux frères, et quatre-vingts autres garçons, ma souffrance continua. Nous n'avions jamais assez à manger. La nourriture était terrible et nous étions maltraités.

En tant qu'adulte, Bishara alla à l'école aux États-Unis, et il devint un citoyen Américain. Plus tard il retourna en Israël, et accepta un travail comme professeur, dans une école chrétienne. En pensant au passé, il dit:

Cette première année, je fus vraiment frustré. Je n'accomplissais rien et je me sentais vaincu... La haine grandissait contre

l'oppression juive: tous mes élèves étaient Palestiniens, et ils avaient tous souffert de la même façon que moi... et je ne pouvais pas les aider, car la même haine était en mon coeur – au fond, depuis mon enfance, sans que j'en sois vraiment conscient.

Cette nuit j'ai prié envers Dieu, en larmes. J'ai demandé pardon d'avoir haï les Juifs, et d'avoir permis à la haine de contrôler ma vie...Dieu me débarrassa de ma frustration, de ma haine, et de mon désespoir, et Il le remplaça avec l'amour.

Dans une société qui insiste sur l'instinct de préservation et l'individualisme, l'acte de pardonner est plutôt évité, sinon méprisé. Considéré comme faiblesse de caractère, on nous apprend à imposer nos droits et les protéger, de ne pas les céder.

Cependant, Raja Shehadeh, avocat des Droits Civils, réplique que Jésus a renversé cette logique, quand il nous demande de pardonner à nos ennemis.

L'acte du pardon a beaucoup de puissance. C'est une affirmation de notre dignité d'avoir le moyen et le pouvoir de pardonner... Ce peut être difficile à accepter, mais pour parler dans l'idéal, je pense que s'il doit y avoir la paix ici, il doit y avoir le pardon...Il nous faut pardonner (les Israélites) pour ce qu'ils nous ont fait.

Loin de nous rendre faibles et vulnérables, de pardonner nous habilite à vivre bien, et à travailler. Le pardon nous donne la fermeture des situations les plus difficiles, car il nous permet de mettre de côté les problèmes de rétribution et de justice

humaine, et d'éprouver la vraie paix du coeur. Et, plus encore, le pardon met en motion une véritable chaîne de réactions positives, qui apportent les fruits de notre pardon aux autres.

5

Le Pardon et la Justice

La vérité sans l'amour tue, mais l'amour sans la vérité ment.

E B E R H A R D A R N O L D

Joël Dorkam, un bon ami de kibbutz Tsuba en Israël, a éprouvé des moments difficiles comme Hela et Josef, mais il nous offre une perspective, quelque peu, différente. Il reconnaît le besoin du pardon mutuel, et la confiance mutuelle en le conflit de nos jours entre les Israélites et les Palestiniens, et en tant que Juif, il a prit des risques, afin d'établir une relation amicale et durable avec les Allemands. Mais il est plein d'angoisse à la pensée de pardonner les Nazi qui ont ruiné son enfance, et massacré ses concitoyens juifs. Son histoire provoque une question, aussi vieille que les générations d'hommes et femmes souffrantes au cours de l'histoire humaine: N'y a-t-il pas de limites au pardon?

Je suis né à Kassel, en Allemagne, en 1929, cette année fatale de faillite financière et économique, qui a eu un tel impact sur

les affaires du monde, et a aidé les Nazi à être au pouvoir en Allemagne. Mon père était journaliste; ma mère institutrice. Notre famille était assez riche, et la vie était heureuse, jusqu'à ce que les nuages du Fascisme se sont accumulés.

Comme beaucoup de juifs dans le pays, mon père n'a pas immédiatement pris les Nazis au sérieux. Comment est-ce que les Allemands, d'esprit cultivé et solide, puissent se laisser prendre par cette absurdité? Mais lorsque Hitler devint chancelier, des bons amis conseillèrent à mes parents de quitter l'Allemagne.

Ainsi mon père prit congé de sa patrie aimée, où il avait grandi, et pour lequel il avait combattu en la Première Guerre Mondiale. Ma mère et moi, nous l'avons suivi, et nous fûmes réunis à Strasbourg. Nous n'avons pris avec nous que peu de possessions. Ce fut la fin de notre train de vie normal; nous étions devenus des juifs errants, sans foyer, sans nationalité, et sans aucun droit.

Quant à moi, un enfant de trois ans et demi, ce fut un temps d'aventures intéressantes. J'appris vite des nouvelles coutumes, une nouvelle langue, et je fis de bons amis. Mais, après un an, il nous a fallu de nouveau déménager; en tant que réfugiés Allemands, nous fûmes considérés comme un certain risque, à la frontière. Nous sommes alors allés dans un village en Vosges – autre changement. Mes parents ont dû apprendre une nouvelle langue, un nouveau métier, à s'adapter à une culture très différente, à vivre sans les comforts de leur vie antérieure – et surtout, de gagner leur vie en des circonstances difficiles...

Une année après, l'usine, où travaillait ma mère, fut incendiée, ce qui nous a forcé à déménager de nouveau, cette fois-ci, à Marseille. Mes parents essayèrent une fois de plus

de gagner leur vie, et nous avons pu vivre assez précairement. Nous changions d'appartement souvent, et ainsi, je dus souvent changer d'école, et faire de nouveaux amis. Je n'ai jamais eu de relations durables...

Puis, la seconde guerre éclata, et tout s'effondra. Je fus de nouveau un étranger, même un aliéné... La France fut envahie, puis occupée par l'armée allemande, et bientôt la Gestapo fit des arrestations... Notre appartement et le business de mes parents furent confisqués, mais, avec l'aide d'amis, nous avons pu nous cacher.

Enfin mes parents se sont décidés à prendre la fuite, leur seul espoir de survie, en traversant la frontière pour atteindre l'Espagne. Mon père ayant tout juste souffert une attaque arthritique, dut traverser les Pyrénées s'appuyant sur deux cannes, parfois même porté sur les épaules de notre guide...

Après avoir marché trois jours entiers sur la montagne couverte de neige – tandis que mon père priait instamment qu'on le laisse, la garde civile nous a rattrapé. Heureusement ils nous ont laissés repartir – comme ils l'ont fait, avec 10.000 Juifs, qui illégalement ont fui en Espagne. Si on nous avait forcé à regagner la France, cela aurait sûrement été la mort certaine.

Au fait, nous fûmes séparés de force à la station de police à Gerona. Mon père fut envoyé au camp de Miranda-del-Ebro, et ma mère à la prison locale. Je suis resté seul, et j'ai passé la nuit la plus misérable de ma vie, seul, dans une cellule glacée, pensant que j'eus perdu mes parents pour toujours. Le lendemain, je me trouvais dans l'orphelinat de Gerona, ce qui ne m'encouragea pas beaucoup. Là, j'ai eu treize ans (l'âge où les jeunes Juifs sont reçus parmi les fidèles) – et j'ai manqué ma *bar-mitzvah*.

Un prêtre charitable m'a pris en pitié, et m'a réconforté en mes heures les plus difficiles. Il a aussi réussi à donner de l'argent, que j'avais secrètement emporté de la France, à ma mère, qui gisait, gravement malade de la dysenterie et ne pouvait pas acheter de nourriture suffisante. Cet argent a probablement sauvé sa vie.

Après quelques mois, on m'envoya rejoindre ma mère, et nous fûmes transféré ensemble en une prison à Madrid. J'étais probablement le seul mâle, et ma mère a dut me garder auprès d'elle. Nous avions une cellule séparée, tandis que la plupart des autres prisonniers étaient dans de grands dortoirs de vingt ou trente lits. Pendant la journée, nous avons rejoint les femmes en ces chambres plus larges, et pour revenir à notre cellule privée, le soir, nous passions les cellules des condamnés à mort, où les femmes attendaient leur exécution. La nuit, nous pouvions entendre les coups de fusil.

Quelques temps plus tard, la famille entière fut de nouveau réunie à Madrid. Nos dépenses furent payées par le Jewish Joint Welfare Committee (le comité Juif), mais un moment vint où il fallait nous décider quel serait notre prochain endroit d'émigration, et nous nous sommes décidé pour la Palestine.

C'était en 1944, vers la fin de la guerre, et les conditions dans le nouveau pays étaient dures. Nous partagions un petit appartement avec la famille de ma tante, et je me suis enrôlé dans une école de métiers à Kibbutz Yagur, et je devins mécanicien. L'école avait été bâtie pour les enfants Juifs-Allemands qui avaient été sauvés en Europe, mais quand je suis arrivé, il n'y avaient plus d'enfants à sauver. Ainsi la plupart des enfants étaient des sabras, enfants locaux; et moi – avec ma situation de judaïsme allemand, ne connaissant presque

rien des traditions et coutumes juives – fut une fois de plus étranger, différent, autre...

Petit à petit je commençais à me sentir bien en ce nouveau pays, et dans le Kibbutz. Je me fis des amis, et je pris part aux activités, comme à la récolte du raisin et du blé pendant les vacances d'été. Cependant, plus d'une de mes ambitions personnelles, professionnelles, et sociales, ne pouvaient pas être réalisées; il y avaient eu trop de lacunes en mon éducation. Ce fut de même pour mes parents. Ma mère s'est apprise elle-même l'Hébreu, et elle a trouvé un travail dans une école agricole du voisinage, mais mon père ne pu apprendre la nouvelle langue.

Une fois la guerre terminée, la vie redevint à peu près normale. Après l'école, je devins membre du mouvement clandestin Haganah, combattant en la guerre de libération, puis je joignis Tsuba (Kibbutz près de Jérusalem) avec ma fiancée Sarah, née Israélite sabra. Je fis un serment solennel de ne plus errer dans le monde: ceci serait ma patrie pour le reste de ma vie; ici je vivrai, je travaillerai; mes enfants grandiront avec les autres, essayant d'aider les immigrants, ayant souffert les mêmes difficultés.

En revoyant mon passé, je remarquai les nombreuses expériences utiles, que j'avais eu, et un peu de sagesse reçue. J'appris combien on dépend les uns des autres, surtout dans les moments durs de l'existence. Je découvrai l'importance d'un acte bienveillant, et d'une parole d'encouragement. J'ai compris qu'il y a de bons et de mauvais gens partout, et que, pour la plupart, nous sommes nous-mêmes un mélange des deux.

Malgré toute la souffrance que les Allemands m'ont causé, et à ma famille, je me sens quand même attaché à leur histoire et leur culture, que j'ai absorbé au travers de mes parents. J'ai

fait de mon mieux pour créer de nouveau ces liens avec eux.

Dans les années soixantes, contrairement à la politique courante de refuser tout contact, j'ai recommandé de donner la bienvenue aux jeunes Allemands, dans notre voisinage, qui voulaient travailler avec nous; de les prendre chez nous, et de les rendre conscients de l'histoire récente. Nous avons ainsi établi une relation amicale avec eux, et nous nous visitons maintenant, réciproquement. Nous faisons notre possible pour maintenir et renforcé ces éléments anti-fascistes, positifs, en Europe qui protestent et luttent contre le recours du mouvement réactionnaire.

Naturellement, nous ne pouvons jamais oublier les six million de Juifs – et le million et demi d'enfants innocents qui furent torturés et exterminés par les Nazi et leurs assistants. Nous pouvons peut-être nous réconcilier avec l'Allemagne de nos jours, mais comment oublier qu'en les heures les plus terribles de l'histoire, en notre temps de désespoir le plus profond, on nous laissa seuls, souffrir et mourir, sans aucune assistance des soi-disantes puissances mondiales? Même si nous pardonnons à ceux qui vivent en Allemagne aujourd'hui, que penser de tous ceux qui ont activement participer à mutiler et tuer les Juifs et les autres victimes de la haine des Nazi?

Si, de pardonner, signifie de renoncer à la haine aveugle et les sentiments de revanche – oui, alors c'est possible. Mais, est-ce que ceci veut dire de pardonner aux monstres qui ont commis les pires atrocités de l'histoire humaine?

Je puis pardonner à ceux qui n'ont pas osé protester, sans défense. Je sais combien de courage est nécessaire pour opposer les autorités, et la façon de terroriser des Nazi. Mais, je connais aussi le risque qu'ont pris les milliers de personnes justes, en cachant les Juifs, sachant fort bien le danger qu'elles

couraient, avec leur famille.

Est-ce possible de pardonner à Hitler et ses bourreaux, ses SS généraux, et ses fonctionnaires, ses gardiens de camps de mort, ses officiers de la Gestapo? Est-il possible de pardonner aux tortionnaires, et meurtriers, qui ont affamé, tué à la carabine, et gazé, des centaines de milliers de personnes sans défense, hommes, femmes, et enfants?

Je puis pardonner aux soldats qui se battent pour se protéger ou réclamer leurs droits, même s'ils ont été induits en erreur. Mais n'y a-t-il aucune limite au pardon?

On peut comprendre ce refus de pardonner les Nazi qui ont pu exterminer six millions de Juifs, femmes et enfants; je crois que sa position ne fut pas motivée par la rancune, mais par la crainte de ce que le pardon puisse, en quelque sorte, les disculper de leur actions. Comme quelqu'un qui soit commis fermement à ce qu'une telle atrocité ne puisse jamais être répétée en l'avenir, Joël ne peut pas se décider à pardonner – surtout si cela signifiait de faire semblant que le holocauste n'eut jamais pris place, ou, que les responsables n'eurent pas agi délibérément, avec sang-froid.

Ce serait certainement profondément offensif envers tous ceux qui aient perdu de la famille et des amis dans ces camps de concentration, de suggérer que ces actions sinistres des Nazi puissent être excusées, ou qu'ils n'encouraient pas de blâme. Ce serait aussi, je pense, entièrement immoral. Mais en pardonnant, il ne s'agit pas d'excuser, ou d'exonérer du blâme.

C.S. Lewis, écrivain des années 1947 quand les pires horreurs

du Holocauste furent révélées, était bien conscient du danger d'excuser le mal. Cependant, il écrit, "Il y a une très grande différence entre pardonner et excuser." La plupart des gens, dit-il, n'aime pas admettre qu'ils ont mal agi, et ils trouvent des excuses pour leurs actions. Au lieu de demander pardon, ils essaient de forcer les autres à accepter leurs excuses et les "circonstances atténuantes", et à accepter leur innocence. Mais, dit Lewis, "Si nous n'avons pas de faute, alors il n'y a rien à pardonner. En ce sens, pardonner et excuser sont presque opposés."

Le vrai pardon consiste à prendre vraiment conscience de son péché, le péché qui reste sans aucune excuse après avoir tenu compte des circonstances – de le voir en toute son horreur, son atrocité, sa mesquinerie et sa malice, et, malgré tout, de se réconcilier parfaitement avec la personne coupable. Cela, et uniquement cela, c'est de pardonner.

Bill Chadwick de Baton Rouge, Louisiana, fait cette différence entre le fait: de pardonner et le fait: d'excuser – avec beaucoup de clarté, alors qu'il écrit, à propos de la mort de son fils, Michael. Bien qu'il ne fut jamais tenté d'excuser le garçon responsable de la mort de Michael, il se sentait contraint de faire de son mieux, afin que la justice soit faite. Cependant, il découvrit que la justice, seule, ne pouvait le satisfaire, et que c'était la paix du cœur qu'il recherchait:

Mon fils de vingt-et-un ans, Michael, fut tué instantanément le 23 octobre, 1993, dans un accident d'automobile. Son meilleur ami, assis à l'arrière, mourut aussi. Le chauffard, qui avait trop bu, et faisait trop de vitesse, reçut seulement quelques blessures; il fut ensuite accusé de deux homicides véhiculaires. Michael n'avait que peu d'alcool dans son sang, et son ami, aucune trace d'alcool.

Les roues de la justice tournent lentement. La cour a pris plus d'une année, afin de trouver le cascontre le coupable. Nous y sommes allé plus d'une fois, et chaque fois le cas fut remis. Il y eut même un essai de la part de l'avocat de mettre en doute cet examen. Finalement, l'accusé a plaidé coupable, et il fut condamné à six ans de prison.

Nous avons suggéré qu'un camp d'entraînement militaire serait plus salubre – nous ne voulions pas lui faire du mal, mais nous étions de l'opinion qu'il devrait rendre compte de ce qu'il avait fait. Quand même, nous avons reçu une lettre plutôt vilaine de sa mère, suggérant que nous avions sûrement voulu influencer le juge à donner cette sentence. Elle nous dit que si c'était son fils qui était mort alors que Michael conduisait, elle n'aurait pas eu de rancune. Je lui ai dit qu'elle ne devait pas parler ainsi, tandis que son fils était encore vivant.

Son fils fut condamné à six mois d'entraînement militaire, et le reste de ses six années en liberté conditionnelle. En six mois son fils serait chez elle. Non pas, le nôtre.

Peut-être aie je pensé, que les choses changeraient si ce chauffard était puni. Je pense que c'est ce que l'on veut dire par finalité. Nous pensons que si il y a quelqu'un à blâmer, on peut se tranquilliser. C'est un peu comme si on pensait que si les victimes soient en quelque sorte justifiées, alors la douleur disparaîtra. Les années qui suivirent la mort de Michael, j'ai

lu beaucoup d'histoires de personnes recherchant cette sorte de finalité, de fermeture de leur douleur. Je les aie même vues dans une représentation, criant pour la peine de mort, comme si la mort du condamné allait nous aidé.

J'étais fâché avec le chauffard, oui. Mais, aussi, avec Michael. Après tout, il avait fait de bien mauvaises décisions ce soir-là; il avait mis sa vie en danger. J'aie dû passer par là pour pouvoir comprendre ce qui se passait en moi. Cependant, même après la sentence du juge, je n'étais pas en paix. J'avais comme un trou dans mon âme, que je ne pouvais pas remplir.

Ce fut seulement quelques mois plus tard, que je compris: à moins de pouvoir pardonner au chauffard, ma blessure ne pourrait jamais se cicatriser. Le pardon est autre chose que la responsabilité de son action. Le chauffard restait responsable de la mort de Michael. Mais, il me fallait pouvoir lui pardonner, avant de continuer. N'importe quelle punition ne pourrait jamais cicatriser cette plaie. Il me fallait, malgré tout, pardonner. Cela n'impliquait pas le chauffard, cela m'impliquait, moi. Il fallait que je passe par là; c'était à moi de changer, quoiqu'il fasse, lui.

Le chemin du pardon fut long et douloureux. Il me fallait pardonner, non seulement au chauffard. Il me fallait pardonner à Michael, et à Dieu (qui avait permis ceci), et aussi à moi-même. A la fin, ce fut de me pardonner à moi-même qui fut le plus difficile. Il y avaient eu des incidents, en ma propre vie, où j'avais été sous l'influence de l'alcool. Cependant c'était bien là, la clef de mon pardon – de me pardonner moi-même. Ma colère contre les autres venait de ma propre peur, extériorisée. J'avais projeté ma culpabilité en les autres – le conducteur, la cour de justice, Dieu, Michael – afin de ne

pas devoir me regarder moi-même. Et ce ne pourrait pas être autrement, à moins de changer.

Voilà ce que j'appris: la fermeture que nous recherchons, provient du pardon. Et cela dépend de nous-mêmes, car le pouvoir de pardonner n'est pas à l'extérieur, mais en notre propre coeur.

Le père de Michael a dut apprendre la leçon la plus douloureuse d'un parent. Cependant c'est une leçon que chacun de nous doit apprendre, quelle que soit notre situation. A moins d'avoir le pardon en nos coeurs, envers ceux qui nous font du mal, nous ne trouverons pas la paix, même si nous avons le droit de réclamer une rétribution.

Dans une société qui incite à la revanche, ce n'est pas une idée populaire. De plus en plus, la sentence d'une cour de justice ne suffit pas: les gens veulent jouer un rôle personnel en la rétribution. Plusieurs États ont même fait une loi qui donne aux familles des victimes le droit d'assister aux exécutions. Pourtant ces familles ne trouvent jamais la paix qu'ils recherchent. Leur désir de voir les autres souffrir de cette même violence qui les a blessé, n'est jamais satisfait. Au lieu de guérir leur blessure, leur recherche de vengeance les laisse irrités et désillusionnés.

De pardonner, ce n'est pas de fermer les yeux. En certains cas, "oublier et pardonner" n'est pas seulement impossible, mais immoral. Comment peut-on oublier un enfant? On peut bien comprendre la douleur, l'indignation et la colère, qui sont peut-être même nécessaire, mais celles-ci doivent, à la fin, céder à la bonne volonté de la réconciliation.

6

Le Pardon quand la Réconciliation est Impossible

Le refus de pardonner peut être infiniment pire que de commettre un meurtre, parce que ce dernier puisse être provoqué par une impulsion d'un moment de colère, tandis que le refus de pardonner est un choix délibéré du coeur.

G E O R G E M A C D O N A L D

Quand la petite fille de Marietta Jaeger fut enlevée de leur tente, pendant leur vacances de camping, en Montana, la première réaction de Marietta fut la colère.

Je fus remplie de haine, ravagée du désir de vengeance. “Même si on me rapportait Susie vivante et en bonne santé, cet instant, je pourrais tuer cet homme pour ce qu’il a fait envers notre famille.” J’ai dit ceci à mon mari, et j’étais sérieuse.

Bien que sa réaction soit justifiée, Marietta se rendit bientôt compte, que toute cette colère ne puisse jamais lui rendre son enfant. Elle n'était pas prête à pardonner le ravisseur de son enfant: elle se dit, que de pardonner serait trahir sa fille et de fermer les yeux. Cependant, au plus profond de son coeur, elle savait que de lui pardonner soit le seul moyen de faire face à la perte de sa fille.

Désespérée, elle se mit à prier, non seulement pour le retour de sa fille, mais aussi pour le kidnappeur. Les semaines et les mois qui suivirent, ses prières devinrent de plus en plus difficiles; mais, ce qui semble étrange, ses prières pour le kidnappeur devinrent plus faciles et plus sincères. Il fallait absolument qu'elle trouve cet homme qui avait enlevé son enfant aimée. Elle ressentait même un désir insolite de lui parler, face à face.

Puis une nuit, un an après, à la même minute de l'enlèvement, Marietta reçut un coup de téléphone. C'était le kidnappeur. Marietta eut peur – la voix était craintive et railleuse – mais elle se surprit elle-même de son sentiment de compassion, pour l'homme au bout du fil. Elle put remarquer, qu'en se calmant elle-même, il se calmait lui même. Ils causèrent pour plus d'une heure.

Heureusement, Marietta a pu noter la conversation. Cependant, des mois passèrent avant que la police eut enfin trouver ses traces et l'ont mis en état d'arrestation, et ce fut seulement alors qu'elle sut pour sûr, que Susie ne reviendrait jamais. Les détectives ont retrouvé un os de l'épine dorsale d'un petit enfant parmi les affaires du kidnappeur.

La loi offrit la peine de mort, mais Marietta ne recherchait pas la vengeance. Elle écrit: "A ce moment, j'avais enfin compris, qu'il ne s'agit pas de châtement, mais de restauration." Elle demanda alors, que le meurtrier fut offert une sentence alternative d'emprisonnement de vie, avec l'assistance d'un psychiatre. le jeune homme tourmenté, finit par se suicider, mais elle n'a jamais regretté sa décision de lui offrir de l'aide. Ses efforts de faire la paix ne finirent pas avec cela. Aujourd'hui, Marietta fait parti d'un groupe qui travaille envers la réconciliation entre meurtriers et la famille des victimes. Cela fait partie de sa propre guérison, et de la leur.

Ce que nous montre l'expérience de Marietta, n'est pas toujours le cas. Même s'il nous est possible de confronter la personne que nous voulons pardonner, il se peut qu'elle ne regrette aucunement son acte. Parfois un meurtrier n'est jamais appréhendé, ou un des partenaires d'un mariage prend la fuite et n'est jamais retrouvé. Est-ce que le pardon soit encore possible?

Incapable de faire face au meurtre insensé de sa soeur, Frances, Daniel Coleman a finit par se suicider lui-même. Cette double tragédie changea la vie de leur mère, Anne. Aujourd'hui, Anne donne des conseils aux condamnés à mort, en Delaware. Son travail a commencé quand, pour la première fois, elle rencontra Barbara Lewis, une femme dont le fils était condamné à la peine de mort. Après avoir rendu visite au fils de Barbara

ensemble, elles commencèrent à rendre visite aux autres condamnés :

C'est ainsi que j'ai rencontré Billy. Il n'avait pas reçu de visites, et il se sentait très seul. Je pleure quand je pense à la façon dont il fut pendu; comme il a dut se tenir debout sur la potence, tandis que le vent hurlait, pendant au moins un quart d'heure, en attendant l'arrivée des témoins. Après son exécution, j'ai pensé ne pas pouvoir continuer.

Puis, j'ai fait la connaissance d'un petit garçon, appelé Marcus. Son père est aussi condamné à mort. Il n'a pas de mère, et il a perdu ses deux soeurs; il a des cauchemars, parce qu'il croit devoir perdre son père aussi.

Je sais que de haïr quelqu'un ne va pas me rendre ma fille. Et, ou j'en suis, je pense de toute façon, ne jamais pouvoir retrouver la personne qui l'ait tuée. Cependant, il nous faut quand même trouver une guérison quelconque, et je l'ai trouvée, en essayant d'aider les Barbara et les Marcus de ce monde. De les aider, m'a aidé moi-même à guérir, contre toute attente.

Jennifer, que je connais depuis longtemps, a perdu son fiancé, quand il l'a quittée dix jours avant la date du mariage, et elle ne l'a jamais revu. Ils étaient fiancés depuis plus d'un an, et bien que leur relations chancelaient parfois, elle était sûre que cette fois-ci, tout marcherait bien. Elle l'aimait, et elle était pleine d'enthousiasme. Elle venait d'avoir enfin obtenu un diplôme de fin d'études d'infirmière, et sa robe de mariage était prête. Puis tout a craqué:

Mon fiancé a révélé sa malhonnêteté envers moi – il s'agissait de choses, en son passé, qui étaient encore un obstacle pour notre mariage. Encore plus aggravant, il voulait prendre la fuite, plutôt que de confronter son passé. Je fus bouleversée. J'ai pleuré des jours entiers, et mon chagrin continua pendant des années. Je me suis blâmée moi-même, et je devins amère.

Trente années plus tard, Jennifer est encore seule, mais elle n'a plus de rancune. Bien qu'elle ne puisse le lui dire, elle a vraiment totalement pardonné à son fiancé. Bien qu'elle souffre encore du mariage manqué, et de l'amour perdu, elle a trouvé une vraie réalisation en assistant les personnes âgées et malades, les jeunes épouses, et les enfants infirmes. Seulement quelques-unes de ses amies connaissent son passé. Elle est trop heureuse en ses occupations pour s'apitoyer sur elle-même:

Étant célibataire, je peux faire certaines choses, qu'une femme mariée, et une mère, ne pourrait jamais faire. Je puis servir là où, et quand, on a besoin de moi. Et j'ai soigné, et aimé, tellement d'enfants – ce que je n'aurais, autrement, jamais pu faire.

Julie quitta ma communauté avec son mari et ses enfants, après avoir confronté son mari d'avoir molesté sa fille. Malgré l'horreur que Julie ressentait de ce qu'il avait fait, elle l'aimait encore et espérait que, au-dehors de la communauté, ils puissent

ensemble reconstruire leur relations de famille. Malheureusement, cela n'a pas marché.

J'étais sur le point de désespérer. Mon mari était devenu un étranger, pour moi, et je ne pouvais plus vivre avec lui en cet enfer. Nous avons vécu une année loin de la communauté, espérant ainsi sauver notre mariage et la famille, mais cela n'a servi à rien. Tout était perdu.

Je l'ai quitté, et je suis retournée à ma communauté, irritée, blessée, odieuse, rebutée, désespérée, outragée, humiliée – même cette longue liste d'adjectifs ne peut exprimer ce que je sentais. Une lutte rageait en mon cœur. Je voulais pardonner, mais aussi me venger, et toutes les fois que je pensais à sa nouvelle épouse (il m'avait divorcé et s'était remarié), mon émotion ravivait. Ce ne fut pas une lutte facile, et elle continue encore, lorsque je vois l'effet de ceci sur nos cinq enfants.

Vouloir pardonner – voilà quelle était mon problème, pardonner de tout mon cœur. Je savais que ce devrait être ma réponse. Mais, comment faire s'il ne montrait pas de remords? Et que devrait être l'expression pratique de mon pardon?

Je ne voulais à aucun prix glisser sur ce qu'il avait fait et je voulais lui faire savoir que je ne pouvais pas permettre aux enfants de rester avec lui. Cependant, je me suis décidé à accepter le divorce comme étant la chose la plus positive à faire.

J'ai découvert, depuis, que de lui pardonner une fois, ne suffisait pas. Je dois affirmer mon pardon continuellement. Quelquefois je doute de lui avoir pardonné du tout, et je lutte avec ceci, aussi. Mais, au fond je sais que le mal que mon mari m'a fait ne peut pas me nuire complètement.

L'histoire de Julie touche un point important: même si celui-ci ne montre aucun remords, elle doit, quand même lui pardonner. Sinon, elle continuera à lui être obligée, et liée par l'influence de son mari, sur ses propres pensées et sentiments. Elle restera blessée par ce qu'il a fait, à elle-même et à ses enfants, tout le reste de sa vie. Mais, en laissant tomber la haine et la colère, en réalisant que c'est de l'énergie perdue, elle a gagné de nouvelles forces pour aimer ses enfants, et continuer.

7

Le Pardon en la Vie Quotidienne

Contemplant le visage de mon père, qui venait de mourir, pour la dernière fois, ma mère a dit ces paroles, sans larmes, sans sourire, mais civilement "Bonsoir, Willie Lee, je te reverrai un beau matin." Et, ce fut alors que je connus la guérison de toutes nos blessures, c'est le pardon qui permet une promesse d'un retour... à la fin.

A L I C E W A L K E R

La plupart de nous n'aurons jamais à confronter un meurtrier, ou un viol. Mais nous sommes tous confrontés, journellement, avec le besoin de pardonner à notre partenaire, notre enfant, notre ami, ou collègue – peut-être une douzaine de fois par jour. Et, ce devoir n'est pas moins important.

Dans son poème, "Un Arbre Empoisonné," (A Poison Tree), William Blake décrit comment le plus léger ressentiment puisse fleurir et porter des fruits empoisonnés:

J'étais en colère avec mon ami,
 Je le lui ai dit et la colère c'est enfuit.
 J'étais en colère avec mon ennemi,
 Je ne le lui ai pas dit et ma colère grandit.

Je l'arrosai de mes angoisses,
 Soir et matin, avec mes larmes;
 Je l'ensoleillai de sourires,
 Et l'abusai de tendres charmes.

Elle crût, le jour et la nuit,
 Jusqu'à ce qu'elle porta son fruit;
 Et mon ennemi vu la pomme brillait
 Et reconnu qu'elle était la mienne;

Il s'est glissé dans mon jardin
 Dès que la nuit permit la fraude.
 Quand au clair matin je regarde,
 Je le vois étendu sous l'arbre,
 Mon ennemi.

Les petites rancunes de la vie sont les graines de cet arbre de Blake. Si elles tombent en terrain fertile, elles vont grandir, et si on les soigne, elles continuent à vivre. Elles semblent petites, insignifiantes, on les remarque à peine, mais il faut quand même les surmonter. Blake nous montre dans les premières lignes,

combien ce peut être facile: il nous faut confronter notre rage immédiatement et la déraciner, avant qu'elle grandisse.

J'ai dû apprendre à ne pas garder de rancune, très tôt. Mon enfance fut heureuse en grande partie, mais j'ai eut quand même pas mal de mauvaises expériences. Enfant maladif, peu après ma naissance, le docteur a dit à ma mère que j'étais hydrocéphale, et que je ne pourrais jamais marcher. Bien que ceci ne fut pas vrai – je commençais à marcher à deux ans et demi – le surnom de “waterhead” (tête remplie d'eau) m'a suivi. Ceci a vexé mes parents, et moi de même.

J'étais solitaire. Nous étions six dans notre famille, mais j'étais le seul garçon. En plus, mon père a été absent pendant trois des premières années de ma vie. Ainsi, je désirais tellement avoir des amis.

A six ans, on m'a enlevé une large tumeur dans la jambe. Ce fut la première d'un nombre d'opérations, qui suivirent mes prochaines dizaines d'années. Cette opération durait deux heures, et la menace d'infection était toujours présente – car nous vivions dans la forêt de Paraguay. Après l'opération, je devais retourner chez nous, à pied. Personne ne m'offrit des béquilles, ou une charrette. Je puis encore voir le choc sur le visage de mon père, quand je retournais en boitant, mais il ne dit rien.

Cela était typique de mes parents. Nous ne les entendions jamais dire du mal de quelqu'un, et ils ne nous le permettaient pas, non plus. Comme beaucoup d'autre parents, ils luttai-ent contre leurs sentiments quand ils sentaient qu'un de leurs enfants avait été maltraité par un professeur, ou quelque autre

adulte. Mais, ils insistaient, que le seul moyen de surmonter ces légers affronts de la vie, c'était de pardonner.

A l'âge de quatorze années, nous sommes allés aux États-Unis. Ce changement, d'un village de cette région sauvage de l'Amérique du Sud, pour le collège à New York, fut démesuré. La langue anglaise fut certainement un obstacle pour moi, mais j'étais aussi assez timide, me sentant plutôt gauche et maladroite. Tous les enfants veulent être reconnus par leurs semblables – personne ne veut rester en arrière – et je n'étais pas différent. Je voulais tellement être bien accepté, et je faisais beaucoup d'efforts pour satisfaire mes compagnons. Au commencement je fus repoussé, surtout par un des garçons qui aimaient rudoyer. Puis, j'ai commencé à me défendre. Mes amis étaient tous des immigrants comme moi-même, et nous nous sommes moqués de lui sans merci, parlant allemand entre nous, sachant qu'il n'en comprenait pas un mot. Notre animosité a résulté en maint saignement du nez.

À mes vingt ans, j'ai encore dû lutter avec mes sentiments de rejet. Mes relations avec une jeune femme se sont approfondies, et nous nous sommes fiancé; mais soudain, un jour, elle se détourna de moi. J'eus beaucoup de mal à lui pardonner, et à me pardonner, à moi-même, surtout parce que je n'avais aucune idée pourquoi elle avait ainsi terminé nos fiançailles. (Je me suis persuadé que ce devait être ma faute, parce que je me sentais tellement inadapté.) Quelques années après, mes espérances furent anéanties une seconde fois, quand une autre femme, après quelques mois, ne voulaient plus rien avoir à faire

avec moi. Je sentai tout s'effondré autour de moi, en essayant de comprendre ce qui se passait. Quelle faute avais-je commise?

J'ai pris longtemps pour me remettre de ma peine, et de retrouver confiance. Toutefois mon père m'a assuré qu'avec le temps, je trouverais la juste personne; et ce fut ainsi, quelques années plus tard, j'ai trouvé ma femme, Verena.

Il est moins difficile de pardonner à un étranger, que ce n'est de pardonner à une personne que nous connaissons bien, et en qui nous avons confiance. Voilà pourquoi il est si difficile de surmonter la trahison d'amis chers ou de collègues. Ils connaissent nos pensées, nos faiblesses, nos bizarreries – et s'ils nous font un mauvais service, la tête nous tourne.

Pete, un ami de la Virginie, a eu une telle expérience:

Avant de quitter mon travail, j'ai dû faire des arrangements avec mon partenaire des dix années passées. Lui et sa femme m'étaient très cher, et cela a compliqué ma situation.

Personne ne pouvait me donner de conseils, afin de faire un arrangement équitable. Je voulais surtout montrer de la générosité, et ne pas avoir quelque chose sur ma conscience. Ainsi je me suis figuré un arrangement possible. J'ai pensé à un partage qui me donnerait la moitié de mon salaire jusqu'au jour où je partirai, et de leur laisser l'autre moitié, les autres travaux du moment, l'équité et la clientèle afin de continuer. Mais ils avaient une autre opinion, et ils ne m'ont plus parler, depuis le jour où j'ai donné ma démission. Malheureusement, je les avais notifiés deux mois avant, et cette transition fut très

longue, silencieuse, solitaire, ponctuée de paroles irritées.

Nous n'avions pas encore signé un papier d'accord mutuel, au moment de partir. Nous avions des avocats dans les deux partis, mais ils n'ont fait que de compliquer la situation. J'avais voulu quelqu'un du dehors, comme juge, mais ils l'ont renvoyé, et ils ont préféré l'avis d'un comptable avec lequel nous avions travaillé ces dernières sept années. Je ne suis pas certain de ce qui s'est passé, mais il perdit bientôt son objectivité, et se mit à travailler contre moi.

Cela a pris longtemps avant d'être d'accord. Ils ont insisté qu'ils ne pouvaient pas me donner mon salaire jusqu'au 31 décembre. J'appris seulement plus tard que ce délai ne me laissait que la moitié de mon salaire. Je terminais l'affaire en devant payé \$50.000 de taxes. Je fus tellement irrité, que je ne pouvais plus dormir. Je me sentais trahi par mon ami et mon comptable. Il me semblait qu'ils avaient conspiré ensemble pour m'écraser.

Il a bien fallu que j'essaye de mon mieux cette fois-là pour pouvoir pardonner. Puis, je pris conscience que je devais, moi-même, leur demander pardon. Je ressentis une vraie libération, en mettant cette lettre dans la poste. Leur réponse n'importait pas, il fallait me libérer de ma colère.

Environ un mois après, une amie qui m'avait donné le conseil de pardonner, m'appela pour me demander si ça m'avait été possible. J'ai pu lui affirmer que oui, et elle répondit, "C'est ce que j'ai pensé, car j'ai remarqué une vraie libération en lui aussi."

Malheureusement, la trahison parmi les amis ou collègues se trouve partout. En tant que pasteur de ma communauté, mon père était connu, et respecté par son habileté d'encourager et de donner de bons conseils. Partout, on le recherchait. Beaucoup avaient quelque chose sur le coeur; d'autres voulaient seulement quelqu'un d'attentif, pour les écouter. Mais, justement ces choses qui le rendaient populaire, causaient l'envie des autres.

Papa avait souffert de problèmes des reins depuis le temps de ma naissance, et ces problèmes s'étaient aggravés avec l'âge. La vie au Paraguay était dure; les maladies exerçaient des ravages, et la lutte pour survivre était rendue pire par les tensions dans la communauté. Le fardeau des responsabilités de Papa pesait sur lui, plus qu'auparavant. Et une fois, après plusieurs semaines de déclin, ses médecins lui ont dit, qu'il n'avait que quarante heures à vivre. Craignant le pire, il appela la communauté entière à son chevet, nous encourageant tous à être courageux, et à rester ferme en ces conditions difficiles. Il passa aussi ses responsabilités comme leader, à trois hommes, dont l'un était son beau-frère.

Contrairement à la prédiction du docteur, Papa s'est miraculeusement rétabli, mais plutôt que de lui donner carte blanche, les nouveaux leaders de la communauté lui dirent que ses jours de leadership étaient passés: le médecin l'avait prononcé trop faible pour pouvoir continuer ce travail astreignant. La vraie raison, ont-ils dit, soit "l'instabilité émotionnelle" qu'il avait montrée, pendant sa maladie, alors qu'il avait des rêves bizarres et des hallucinations. N'ayant jamais été celui qui voudrait simple-

ment imposer sa volonté, Papa se décida à ne pas contredire et il commença à travailler dans une petite école missionnaire, qui servait d'hôpital.

Bien que mes parents n'en étaient pas conscients, ceci n'était nullement accidentel, mais avait été délibérément calculé, en vue de l'exclure du travail missionnaire qu'il avait tellement à coeur. Au fait, le médecin avait seulement suggéré quelques semaines de repos de son travail, mais ses paroles avaient été tordues par les nouveaux leaders, en vue de leurs propres fins. (Ce fut seulement trente années plus tard, qu'un autre médecin eut découvert et expliqué la vraie raison de ses hallucinations – un effet secondaire de la médication bromique qui lui était administrée). Pas une seule fois, cependant, avons-nous vu, nous les enfants, quoique ressentiment de sa part.

Ce ne fut pas long, pourtant, avant que de nouveaux problèmes surgissent dans la communauté. Quelque peu déconcertés par le fait que la vraie compassion cédaient de plus en plus aux règles et aux traditions, mes parents se joignirent à quelques autres, essayant d'élever la voix, mais leurs paroles furent mécomprises. Accusés de vouloir délibérément causer une scission, plusieurs, y-compris Papa, furent renvoyés. Bien qu'il fut un jardinier qualifié (il avait étudié l'horticulture à Zurich), il ne pouvait pas trouver de travail. Les colons Allemands, au Paraguay, qui tendaient à avoir de la sympathie pour les Nazis, le voyaient avec soupçon; tandis que les expatriés anglais et américains le craignaient parce qu'il était allemand. Finalement, il trouva un emploi comme gérant, dans une colonie de lépreux.

En 1940, il n'y avait pas encore de remède pour la lèpre, et ce travail était extrêmement dangereux. On l'avait prévenu de contagion possible, les médecins lui avaient même dit, qu'il ne pourrait peut-être jamais revoir sa femme et ses enfants. On ne peut décrire l'angoisse qu'il souffrit.

Je ne peux jamais oublier ma joie, le jour où Papa fut de retour. A cheval sur ses épaules, je criais, "Papa est revenu." à tous les passants. Cependant, nous fûmes en général, reçus avec des regards glacés.

Ce fut bien des années, avant que je connu la vraie raison de l'expulsion de Papa; il avait senti que les leaders de notre communauté étaient devenus trop autocrate, répressifs, et froid. Quand il avait prié pour plus de compassion et de compréhension, on l'avait accusé d'"émotivité". Papa a tout accepté.

La première fois que j'eus entendu ces histoires, des vieux amis de mon père, je fus horrifié. Comment aurai-je réagi, moi-même, si on m'avait repoussé ainsi sans explications?

Je l'ai su en 1980. Ma communauté me demanda soudainement de quitter mon service de pasteur, que j'avais tenu ces dix années passées. Jusqu'à ce jour, je ne suis pas sûre, pourquoi. Certainement y avait-il un élément de cette même jalousie, qui avait peiné mes parents quarante années auparavant, mais cette fois-ci c'étaient mes amis, mes frères et soeurs, qui se tournaient contre moi. Soudain, les mêmes personnes qui m'avaient loué et encouragé, me critiquaient en tout ce que je faisais.

Confus et fâché, j'étais tenté de rendre la pareille. C'était aussi un moment très difficile: ma mère venait de mourir du cancer

quelques semaines auparavant, et il me semblait que la communauté avait besoin de moi. Je voulais, désespérément me rétablir et regagner ma place “légitime”. Papa, cependant, refusait de m’aider à lutter. Il me rappelait, qu’au fonds, nous ne sommes pas responsables de ce que les autres nous font – seulement de ce que nous leur faisons nous-mêmes.

En continuant à parler, je pris conscience que je n’étais pas aussi pure, et irréprochable, que je m’étais imaginé. En mon coeur, j’avais des ressentiments contre certains membres de ma communauté. Au lieu de me justifier, je devais plutôt demander pardon. Et, aussitôt, ma lutte a pris un nouveau sens. Il me semblait qu’une écluse était lâchée au plus profond de mon coeur. Tout ce que j’avais senti auparavant, c’était mon orgueil blessé; maintenant je pouvais me demander: qu’est-ce que cela fait, en vérité?

Avec la ferme détermination de mettre tout en ordre, et d’accepter le blâme des tensions présentes, je suis allé avec ma femme, trouver tous ceux dont nous savions les avoir blessés dans le passé, et leur demander pardon. Et, comme nous allions de l’un à l’autre, nous sentions nos coeurs devenir plus légers.

Cette année fut douloureuse pour moi et ma femme, mais une année d’autant plus importante. Elle nous a préparés à porter la responsabilité, qui est la nôtre à présent, en nous donnant un plus grand sentiment de compassion. Et, nous avons appris des leçons, que nous n’oublierons pas. Premièrement, ça nous est égal, si on est mal compris, ou accusés, injustement; ce qui n’est pas égal, c’est de ne pas comprendre les autres, et de les

accusés injustement. Deuxièmement, bien que la décision de pardonner doit toujours venir de notre cœur, nous ne pouvons pas le faire de notre propre force. Le pouvoir de pardonner ne provient pas de nous-même, mais de notre propre expérience d'avoir été pardonné.

Jim et Carolyn Weeks ont passé par une période semblable, la même année. Eux aussi, ont éprouvé que le seul chemin vers la réconciliation, c'est de pardonner. Carolyn écrit:

En 1980, après cinq années passées dans ma communauté, nous voulions devenir membres. Mais, c'était justement durant une période de chaos et d'incertitude, et quand nous ne pouvions pas tout comprendre, nous nous retirions en désarroi.

A la fin, nous avons décidé de demander à la communauté quelques semaines d'absence de façon à en rechercher le sens, et retrouver la paix. Malheureusement, notre souhait fut mal compris, et il nous fallut partir de la communauté, pour de bon. Je n'oublierai jamais ces adieux; quelques uns de nos amis vinrent nous dire au revoir, mais je ne pouvais que ressentir un vide en mon cœur.

Après seulement quelques semaines, nous étions certains de devenir des membres permanents et maintenant nos rêves étaient bouleversés. Nous avions tout sacrifié en vue de rejoindre cette façon de vivre. En tant que jeunes mariés, nous avions apportés tous nos cadeaux, encore emballés. Nous avions donné à la communauté notre automobile, et tout ce que nous possédions.

La communauté nous a aidé avec une charrette pleine de meubles, et même un conducteur pour nous amener à notre nouvelle demeure, à Baltimore. Mais nous devions encore résoudre avec nos sentiments d'abandonnement, et de rejet. Il nous semblait avoir échoué. Nous avons essayé d'oublier nos bons souvenirs – il y avaient eu beaucoup de moments heureux – et nous nous sommes concentrés à notre nouvelle vie.

Cela a pris des années de récupération, avec l'aide de nos amis, et de la famille, et ainsi nous l'avons enfin accepté. Nous avions tous deux un travail sécurisant. Les enfants allaient à une bonne école, avec beaucoup d'amis, et nous allions bientôt pouvoir payer tous nos crédits. Mais, intérieurement, nous nous sentions vides et seuls, et nous savions qu'il manquait quelque chose. Initialement, nous parlions d'essayer de retourner à la communauté, mais après quelques années nous avons abandonné cet espoir. Nous n'en étions pas conscients, mais nous avons construit une vraie barrière de rancune en nos coeurs.

Puis un matin, environ dix ans après, il y eut un coup de téléphone, justement alors que les enfants prenaient l'autobus pour l'école. Il s'agissait d'un couple de la communauté, en ville, qui voulait nous voir. Avec un peu d'appréhension, nous les invitions à dîner avec nous. Bien que nous n'avions pas résolu tous nos problèmes, nous nous sentions toujours blessés. Le couple repartit, et nous ne vîmes personne de la communauté pendant plusieurs mois, jusqu'à notre visite "d'une fin de semaine, seulement."

À la fin, nous sommes revenus pour un autre weekend, et nous fûmes invités à prendre part à une réunion spéciale, afin d'expliquer notre position, et d'arranger les choses, afin de pouvoir se réconcilier. Cela marchait bien, mais, à la fin de la

réunion, nous sentions malheureusement que la personne, en qui nous avions le plus confiance, nous comprenaient le moins. Cela nous faisait mal. Après cette réunion, nous voulions bien rester en termes amicaux, mais pas plus que cela.

Imaginez notre surprise, quand le lendemain cet homme et sa femme sont venus nous voir pour nous demander pardon. D'abord nous ne voulions pas les voir, nous craignions trop de leur parler. Puis nous avons accepté, à contrecœur, de leur parler. A notre grande surprise, le lendemain, ils nous rencontrèrent les bras ouverts, et les yeux pleins de larmes. Ils nous ont demandé pardon, et nous ont tendu la main en signe de paix. Quel moment! Après tout ce qu'ils nous avaient fait, après dix années de cauchemars, après tout ce qui s'était passé, comment recommencer de nouveau? Nous voulions nous retenir, mais nous ne le pouvions pas. Nos mains se joignirent et nous leur avons pardonnés. En moins de quelques mois nous sommes retourné à la communauté.

Une fois là, ce ne fut pas long jusqu'à ce qu'ils se sont rendu compte, qu'ils étaient aussi coupables. Carolyn écrit:

Nous avons dû voir qu'il y avaient deux côtés de l'histoire – que nous avons été obstiné et opiniâtre. Notre orgueil avait empêché la réconciliation.

Une dispute a toujours deux côtés. En notre orgueil, cependant, nous ne voyons que la faute de l'autre et nous sommes aveugles envers la nôtre. A moins d'apprendre un peu d'humilité, nous ne pouvons ni pardonner, ni être pardonné. Ceci est douloureux, mais inévitable dans la vie. Le pardon nous permet

de dépasser la douleur, et d'atteindre la joie qui provient de l'amour. M.Scott Peck écrit:

Il est impossible de vivre abondamment, à moins de souffrir souvent de dépression et désespoir, de peur et anxiété, de chagrin et tristesse, de colère et l'agonie du pardon, de confusion et doutes, de critique et rejet. Une vie, dans laquelle ces crises n'existeraient pas, sera inutile pour nous, et pour les autres. Nous ne pouvons pas guérir les autres, si nous nous refusons à souffrir, nous-mêmes.

La vraie communauté – en famille, avec les amis ou collègues – exige de leur montrer son cœur à nu. C.S. Lewis nous dit même: "D'aimer quoique ce soit, c'est d'être vulnérable. Le seul endroit en dehors du paradis, où nous sommes complètement hors du danger des perturbations de l'amour, c'est l'enfer".

L'histoire de Jim et Carolyn nous montre cependant clairement, que le pardon puisse réconcilier les personnes ensemble. Si les temps difficiles sont surmontés, ils peuvent conduire à un amour plus vrai. Ils renforcent plutôt que d'affaiblir les liens de l'unité.

8

Le Pardon dans le Mariage

Quand on me demande quel conseils j'aurais à donner à un couple ayant du mal dans leurs relations, je réponds toujours: priez, et pardonnez. Et, aux jeunes gens venant de familles violentes, je dis: priez et pardonnez. Et, encore, même à une mère, seule, et sans famille: priez et pardonnez.

M È R E T H É R È S E

Au cours de mes années, j'ai toujours vu que si le mari et la femme ne se pardonne pas, journallement, le mariage peut devenir un vrai enfer. J'ai aussi constaté, que les problèmes les plus épineux peuvent être résolus par une seule parole: pardonne-moi.

De demander pardon à son partenaire est parfois difficile. cela nécessite l'humilité et d'admettre ses propres manques, ses défauts. Cependant ce sont ces choses qui rendent un mariage sain et sauf: lorsque les deux partenaires vivent ensemble en

humilité mutuelle, conscients de leur dépendance de l'un et de l'autre.

Dietrich Bonhoeffer, le Pasteur allemand, renommé, emprisonné par Hitler en 1930, à cause de son opposition au régime Nazi, avait l'habitude de dire aux membres de la petite communauté, qu'il avait fondé, qu'il faut "vivre le pardon, journellement," car sans le pardon il ne peut y avoir de communauté, surtout pas de mariage, qui puisse survivre: "N'insistez pas sur votre droit," a-t-il écrit, "Ne vous blâmez pas mutuellement, ne jugez pas, ne condamnez pas, non plus, ne vous critiquez pas les uns les autres, mais acceptez-vous les uns et les autres, et pardonnez tous les jours, du plus profond de votre coeur."

En nos trente-et-une années de mariage, Verena et moi, avons eu maintes occasion de prouver notre bonne volonté à pardonner. A peine une semaine après notre mariage avons-nous eu notre première crise. Ma soeur, une artiste, nous avait donné un très beau service de vaisselle. Nous avions invité mes parents et ma soeur dans notre nouvel appartement, et Verena avait fait la cuisine, tout l'après-midi. J'ai mis la table avec la vaisselle de ma soeur. Ma famille est venue, et nous nous sommes assis à table. Tout à coup la table s'est écroulée. J'avais mal placé les charnières. Tout fut flanqué par terre, et ma femme quitta la pièce, en larmes. Ça a duré des heures avant de pouvoir me pardonner et de pouvoir rire de ce désastre, bien que ce soit devenu maintenant une amusante anecdote.

Après avoir eu huit enfants, il y avaient pas mal de raisons de désaccord. Tous les soirs, Verena lavaient les enfants, leur

mettait des pyjamas propres, et ils m'attendaient sur le sofa avec leurs livres. Mais ils voulaient souvent jouer avec moi dans la cour. Verena se souvient encore des heures passées, en essayant de détacher la boue des pantalons – non pas sans ronchonner un peu!

La plupart de nos enfants ont souffert de l'asthme, et en leur jeune âge, ils nous ont souvent réveillé avec leur toux, et leur respiration d'asthmatique. Ceci aussi créait de la discorde entre nous, surtout si elle me rappelait que je pouvais, moi aussi bien qu'elle, me lever et les aider.

Nous avions assez de dissension à propos de mon travail. Comme je vendais nos livres pour la maison de publication, je passais pas mal d'heures sur la route. Du fait que mon travail m'obligea à parcourir de l'Ouest de New York – Buffalo, Rochester et Syracuse – je passais six ou huit heures loin de chez nous. Plus tard, comme responsable de la communauté, il me fallait aller au Canada, en Europe, et même en Afrique. J'ai toujours défendu ces allées et venues comme étant "essentielles", bien que ceci ne calmait pas ma femme, qui faisait la valise, s'ajustait à ceci comme elle le pouvait, et devait rester avec les enfants.

Puis, il y avait le *New York Times*. Après une journée assez dure, je ne voyais rien de mal à m'étendre avec le journal pendant quelques minutes, pendant que les enfants jouaient paisiblement autour de moi, et j'ai vociféré mon opinion. C'est seulement plus tard que j'ai réalisé mon égoïsme.

J'ai souvent pensé à ce que serait devenu notre mariage si nous

n'avions pas appris à nous pardonner l'un à l'autre, depuis le commencement. Tellement de couples dorment dans le même lit, et vivent ensemble, mais ils restent distancés l'un de l'autre à cause du mur de ressentiment entre eux. Les briques dans ce mur, peuvent être insignifiantes – un anniversaire oublié, un malentendu, une réunion d'affaires ayant priorité sur un projet de famille. Pourtant la division qui en résulte peut être désastreuse.

Beaucoup de mariages pourraient être sauvés avec la simple réalisation que nous sommes imparfaits. Trop souvent, nous pensons qu'une bonne relation ne doit pas avoir d'arguments ou désaccords. Incapables d'atteindre ce but, ils deviennent désillusionnés; bientôt, ils se séparent en raison "d'incompatibilité".

L'imperfection humaine veut dire que nous ferons des erreurs, et que nous nous ferons mal, mutuellement, inconsciemment ou consciemment. En ma propre vie, la seule solution à laquelle je suis arrivé, c'est de pardonner, soixante-dix fois par jour, si c'est nécessaire. C.S.Lewis écrit:

De pardonner les provocations incessantes de la vie journalière – de continuer à pardonner la belle-mère autoritaire, le mari rigoureux, l'épouse persistante, la fille égoïste, le fils trompeur – comment le faire? Seulement, je pense, en se rappelant notre position, en étant sérieux lorsque nous disons ces paroles chaque soir, "Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé."

Le Pouvoir du Pardon est merveilleusement illustré en l'histoire des parents de ma femme, Hans et Margrit Meier. Hans avait une volonté inflexible, et ceci a causé plus d'une séparation en leur mariage. Anti-militariste ardent, il fut emprisonné quelques mois après leur mariage en 1929, parce qu'il refusait de se joindre à l'armée Suisse.

Peu après sa libération, le couple fut de nouveau séparé. Margrit avait découvert ma communauté, et elle voulait en devenir membre. Hans, socialiste religieux ayant des idées différentes à propos de la vie en communauté, ne le voulait pas. Margrit avait récemment mis au monde leur premier enfant, et elle le pria instamment de les joindre, mais Hans ne changeait pas d'idées aussi vite. Ce fut plusieurs mois avant qu'elle puisse le convaincre à venir.

Après trente années, et d'avoir eu onze enfants, ils se séparèrent de nouveau. Ils vivaient alors en l'Amérique du Sud; c'était en 1961, un temps de sérieuse confusion et de crise dans la communauté. Incapable de voir ses propres fautes – et de pardonner la faute des autres – Hans se sépara de sa femme et de la communauté. Margrit et les enfants partirent pour les États-Unis. Hans resta ferme, et s'installa à Buenos Aires, où il resta les onze années suivantes.

Il n'y avait pas un seul signe visible de rancoeur, mais il n'y avaient pas, non plus, de signes de guérison. Petit à petit, un vrai mur de rancoeur semblait menacer de les désunir pour toujours. Quand je me suis mariée avec Verena en 1966, Hans n'est même pas venu au mariage, et nos enfants commencèrent à grandir sans grand-père du côté maternel.

En 1972 je suis allé à Buenos Aires avec le frère de Verena, Andreas, pour essayer d'arranger une réconciliation avec Hans, mais il n'en voulait rien savoir – à ce moment, du moins. Il voulait seulement parler de sa façon de voir les choses, et de nous laisser savoir, encore une fois, combien il avait été offensé. Toutefois, le dernier jour de notre visite, quelque chose changea. Il nous annonça sa prochaine visite aux États-Unis. Il affirma que ce ne serait que pour quinze jours, et qu'il avait déjà son ticket de retour. Mais, c'était un commencement.

Quand, enfin, la visite se matérialisa, nous fûmes déçus. Hans ne pouvait absolument pas pardonner. Nous nous sommes efforcés d'éclaircir les difficultés du passé, et de reconnaître notre faute en cette longue séparation, mais c'était en vain. Hans savait que la seule chose entre nous, c'était son incapacité de pardonner. Cependant il n'y arrivait pas.

Puis vint le moment décisif. Au beau milieu d'une réunion de notre communauté, mon oncle Hans-Hermann, qui mourait du cancer de poumons, réuni toute ses forces, marcha vers Hans, lui mit la main sur le coeur, en disant, "c'est là, que tout doit changer!" Ces paroles ont coûté un effort intense: Hans-Hermann était entrain de recevoir un supplément d'oxygène par le nez, et ne pouvait à peine parler. Hans fut complètement désarmé. Sa froideur disparut, et il se décida aussitôt à pardonner – et à retourner. Après avoir arrangé ses affaires en l'Argentine, il rejoignit Margrit et la communauté et se montra le même membre dédié et énergique qu'il avait été ces dernière dix années.

Pendant toutes ces années, Hans n'avait jamais touché une autre femme. Au cours de ces mêmes années, Margrit avait journalièrement prié pour le retour de son mari. Quand même, tous les deux avaient été blessés, et cela a prit du temps pour rétablir leur confiance l'un en l'autre. Comme étant leur beau-fils, je puis témoigner que ce fut le cas: ils ont vécu dans l'amour et la joie avec leurs enfants, arrière-petits-enfants jusqu'à la mort de Margrit seize années plus tard.

Même si nous pardonnons à quelqu'un qui nous ait profondément blessé, n'est-ce pas seulement naturel de rester indignés à ce qu'ils ont fait? Celle-ci est une question difficile, mais peut-être est-ce parce qu'il nous est plus difficile de garder un sens humain de justice, que de pardonner. De même que Hans et Margrit l'ont découvert, le pardon est plus que la justice. C'est un don. Et pour ceux qui ne peuvent pas l'accepter, le pardon peut paraître irrationnel ou stupide.

L'histoire de mes parents nous montre que même de très longues séparations puissent trouver une guérison. Cependant, est-ce qu'un mariage qui aie subit de tels torts, comme l'adultère ou l'abus, puisse être restauré? Il est facile de dire non, mais moi-même, j'ai vu que, pour la plupart, nous pouvons changer, si on nous donne le temps, les raisons, et le soutien. L'amour réconcile et pardonne. Même si les circonstances nous forcent à nous séparer pendant un certain temps, l'amour fidèle est le seul moyen de retour vers la guérison et la réunion. Ceux qui divorcent et se remarient, ferment la porte à toutes les chances futures de réconciliation.

L'immense tort à la confiance, causée par l'infidélité, peut, naturellement, prendre des années à être réparé. Tout d'abord, ce peut être nécessaire pour un couple de vivre séparés, recevant des conseils professionnels, ou quelque assistance moins formelle de quelqu'un en qui ils ont confiance. Ils doivent, tous les deux, vouloir reconstruire leur confiance pour que le mariage puisse être restauré.

Lorsque j'ai commencé à écrire ce livre, je venais de conseiller un couple, dont le mariage était détruit par l'adultère. Ed et Carol étaient mariés depuis neuf ans. Même avant d'être marié, Ed avait un problème: l'alcoolisme; et cela a causé des tensions, dès le début. Bien qu'ils continuèrent à vivre ensemble, ils se sont éloignés l'un de l'autre, de plus en plus. Après quelques années, Ed eut une affaire avec une voisine. Carol commença à souffrir de dépression, bien qu'elle ne sut pas pourquoi.

Ed et Carol vinrent à ma communauté pour la première fois en 1990. Quelques jours après, Ed confessa son affaire à sa femme. Sa mauvaise conscience ne le laissait pas en paix, et il ne pouvait plus cacher son secret. Carol fut complètement sidérée. Elle avait bien senti que quelque chose n'allait pas, mais elle ne se serait jamais imaginé une telle déception. Légitimement furieuse, elle dit à Ed que leur mariage était fini, et qu'elle ne pourrait jamais le pardonner.

Il n'était pas difficile de sympathiser avec son émotion, mais je savais que si elle ne pardonnais pas à Ed, les blessures profondes qu'il lui avait infligé ne pourraient jamais se cicatriser. Je lui ai suggéré que d'accepter la défaite ne ferait que les séparer, peut-être même, pour toujours.

Quand même, j'ai conseillé la séparation immédiate, avec assistance d'un conseiller pour tous deux. Une telle séparation aiderait Ed et Carol à faire face à leurs émotions, chacun de son côté. Ce pourrait être long et difficile. Une nouvelle relation devrait prendre place.

Ed et Carol furent séparés pendant plusieurs mois, mais tous deux ont pu faire de remarquables progrès. Au commencement, ils communiquaient entre eux par téléphone. Plus tard, leur conversations devinrent de plus en plus longues et calmes, et ils ont pu se rendre visite. Ed s'arrêta de boire, et bientôt la joie et la liberté, qui suit la confession du péché, remplaça l'agonie de ces mois de chaos intérieur. Carol a passé par de mauvais moments, mais elle était prête à recommencer – non pas seulement à cause de ses enfants, qui étaient restés avec elle, lorsque Ed avait déménagé, mais aussi par égards pour elle-même.

Peu à peu, elle se mit à ressentir un nouvel amour envers Ed. Et, encore plus important, elle était prête à lui pardonner de tout son coeur. Une fois qu'elle eut reconnu sa propre part, en leur séparation, elle put faire face à Ed. Et maintenant, dix mois après, ils sont de nouveau ensemble. En un service religieux spécial, tenu pour célébrer leur mariage établi de nouveau, leur pardon mutuel fut affirmé, publiquement. Puis alors, avec un sourire radieux, ils échangèrent leurs nouvelles bagues d'alliance.

Ed et Carol ne sont pas le premier couple que j'eus conseiller au travers de la douleur de l'adultère, et peut-être ne sont-ils pas les derniers. Cependant, j'ai confiance que d'autres, aussi,

trouveront la force de faire face à de tel orages, si, toutefois, les deux partenaires soient prêts à rechercher la restauration de leur mariage sur la fondation du pardon mutuel et de l'amour.

9

Le Pardon envers un Parent Abusif

C'est libérant de devenir conscients qu'il ne soit pas nécessaire d'être les victimes de notre passé, et que nous pouvons apprendre à réagir différemment. Toutefois, il y a un pas au-delà de cette prise de conscience... C'est le pardon. Le pardon c'est l'amour exercé parmi ceux qui ne savent pas aimer. Cela nous libère, sans vouloir quelque chose en retour.

H E N R I J . M . N O U W E N

Beaucoup de gens, aujourd'hui, se démène pour trouver la guérison d'un passé brisé. Beaucoup de vies ont été profondément blessées par l'abus dans l'enfance – que ce soit abus physique ou psychologique – et pire que tout, sexuel. La télévision et les journaux parlent de ces choses, journellement. D'un programme à un autre, les survivants racontent leur histoire à un public blasé et indifférent. Pourtant, il semble que de

mettre leurs âmes à nu, ne leur sert à rien. Comment trouver la guérison?

Ronald a grandi dans une ferme en Pennsylvanie. Une quarantaine de membres de la même famille vivaient ensemble, essayant de gagner leur existence. Son enfance fut brutale: il parle de cousins qui essayèrent de se pendre les uns les autres, et d'une grand'mère, qui une fois a tiré sur les enfants désobéissants avec une carabine chargée de gros sel.

Le père de Ronald était, quand même, un homme intelligent, et, éventuellement, il quitta la ferme avec ses enfants, et s'installa à Long Island, où il trouva du travail. Du point de vue financier ça allait bien, mais non pas du point de vue: relations. Sa femme le quitta, et il frappait régulièrement ses enfants, parfois très sévèrement. Ronald vivait avec la peur continuelle de la violence, qui l'attendait à son retour d'école.

Un jour son père fut blessé dangereusement, dans un accident de voiture. Son cou fut brisé, et il fut paralysé. Auparavant, le tyran de la famille, maintenant paraplégique, il dépendait totalement des autres pour prendre soin de ses besoins journaliers.

Maintenant qu'il était un jeune adulte, Ronald avait de bonnes raisons pour abandonner son père. Pourquoi rester soigner un homme qui avait ruiné sa vie? Cependant, il n'a jamais quitté les côtés de son père. Bien que les bénéfices médicaux prévoieraient de l'assistance, il soignait entièrement son père, lui-même. Depuis des années il aide fidèlement son père – avec la toilette, le vêtir, et l'exercice des membres sans vie, qui l'avaient une

fois battu, jusqu'au point de perdre conscience. Souvent, il le mène en chaise roulante, et ils parlent ensemble des combats émotionnels, qu'ils ont encore.

Les démons du passé continuent à hanter Ronald, mais il dit avoir enfin trouvé une certaine paix, ce qui lui avait manqué, en son enfance. Plus que tout, son service d'amour témoigne du pardon et de la guérison que son père et lui éprouvent maintenant, tous deux.

Karl Keiderling, un ami de mon grand-père qui mourut en 1993, a aussi souffert d'une enfance rigoureuse. Fils unique d'une famille allemande de la classe ouvrière, son enfance fut troublée par la Grande Guerre, et les dévastations économiques, qui suivirent. Sa mère mourut alors qu'il avait quatre ans et sa belle-mère, alors qu'il avait quatorze ans. Après sa mort, son père mit une annonce dans le journal, tout en excluant Karl intentionnellement: "Père de trois filles, veuf, recherche une gouvernante; possibilité d'un futur mariage."

Plusieurs femmes se sont présentées, et l'une d'elles se décida à rester. Ce fut seulement plus tard qu'elle découvrit qu'il y avait aussi un fils à la maison, et elle n'a jamais pu pardonner à Karl de lui avoir caché ceci. Les repas de Karl en ont souffert, et elle se plaignait de lui, constamment.

Le père de Karl, de son côté, restait silencieux en face de la sévérité et de l'insensibilité de sa nouvelle femme, et ne faisait rien pour défendre son fils. Du fait, il se mettait de sa partie en

maltraitant le jeune garçon, et il le fouettait souvent avec une lanière de cuir avec monture d'anneaux de cuivre. Quand Karl voulait se défendre, son père devenait encore plus furieux, et le frappait à la tête, et à la figure.

Karl a quitté le foyer aussi vite qu'il le put. Attiré par le mouvement de la jeunesse qui s'étendait en le pays, en ces années après la guerre, il se rangea du côté des athées et des anarchistes qui croyaient devoir changer le monde, et s'assurer de ce que rien ne serait jamais plus pareil. Il parcourait le pays, lorsqu'il arriva à ma communauté, où il se sentit enfin arrivé à sa destination. Il embrassa, corps et âme, la vie en communauté, mais ce qu'il avait vécu en son enfance ne le quittait pas. Toujours à nouveau, son ressentiment envers ses parents lui pesait comme un poids lourd sur le coeur. Finalement, il est allé voir mon grand'père, et il déversa toute sa haine et sa colère.

La réaction fut surprenante: mon grand'père suggéra à Karl d'écrire à ses parents et de leur demander pardon du temps où il leur avait consciemment fait mal, ou leur avait causé du chagrin. Il dit à Karl de prendre conscience, seulement, de sa propre faute, non pas de la leur. Au premier abord, Karl fut surtout surpris. Mais, éventuellement, il accepta le conseil de mon grand'père. Son père reçut la lettre, et bien que celui-ci ne s'est jamais excusé des terribles maux qu'il avait causés, le fardeau de Karl disparut. Pour la première fois de sa vie, il put trouver la paix du coeur, fermant un chapitre douloureux de sa vie; et il ne s'est jamais plus plaint de son enfance.

Mary, une amie de notre famille, a surmonté des souvenirs douloureux d'abus en son enfance, d'une façon similaire.

Ma mère mourut à l'âge de 42 années, délaissant mon père et huit enfants, d'un an à dix-neuf ans. Cette perte a dévasté notre famille, et mon père tomba en dépression, juste quand nous avions le plus besoin de lui. Il essaya de molester ma soeur et moi, et j'ai commencé à le détester.

Il a déménagé, et je suis allé à l'école en Europe; je ne l'ai pas vu pendant sept ans. Cependant je continuais à le haïr, et la haine s'accrue.

De retour en l'Amérique du Sud, je devins amoureuse d'un ami d'enfance, et nous nous sommes fiancés. Mon père voulait me voir, mais je ne le voulais absolument pas. Mon fiancé insista. Il m'affirma, ne pas pouvoir refuser une telle rencontre, et qu'il me fallait répondre à son désir de réconciliation. Cela m'a coûté une vraie lutte, mais à la fin, je l'ai accepté.

Nous nous sommes rencontrés dans un café. Avant que j'eusse parlé, il se tourna vers moi, le coeur brisé, et implora mon pardon. J'étais profondément émue, et j'ai pris conscience que je ne pouvais plus garder de haine en mon coeur.

L'abus des enfants, c'est peut-être ce qui soit la chose la plus difficile à pardonner. La victime – l'enfant – est toujours complètement innocent, tandis que le responsable – l'adulte – est toujours le vrai coupable. Pourquoi est-ce que l'innocent devrait pardonner au coupable? Beaucoup des victimes se trompent, en croyant qu'elles soient aussi coupables: qu'elles ont peut-être causé ceci, ou même qu'elles l'ont mérité. Au fait, une partie du pouvoir que l'abuseur a sur sa victime, même quand il n'y a

plus d'abus, provient de cette notion mal comprise et tragique, de complicité. C'est une partie de l'oppression. De pardonner à l'abuseur, ne serait-ce pas d'impliquer que la victime soit en partie coupable?

En vérité, rien n'est plus éloigné de la vérité. Le pardon est nécessaire simplement parce que tous les deux, la victime et l'abuseur – qui, dans la plupart des cas, se connaissent, ou sont peut-être même apparentés – sont prisonniers de l'obscurité, qu'ils partagent. Ils restent dans cette obscurité, jusqu'à ce que quelqu'un ouvre la porte. Le pardon est la seule issue, et si l'un d'eux veut rester en cette obscurité, cela ne doit pas nous retenir. Si nous laissons la porte ouverte, il nous suivra peut-être vers la lumière.

Kate, une grand'mère que je connais, fut aussi abusée en son enfance. Cependant, après s'être rendue compte de ses propres sentiments, elle put se réconcilier avec sa mère, qui alors, elle-même, eut un changement de coeur:

Je naquis dans une petite ville au Canada, peu après la Seconde Guerre Mondiale, l'aînée d'une famille de Mennonites Russes. Nous étions fermiers dans un village, et les conditions étaient très primitives.

Après avoir vendu la ferme, mon père dut aller au travail dans la cité, tous les jours, à vingt-cinq kilomètres de distance. Après sa journée de travail de douze heures, il devait labourer le terrain qu'on nous avait laissé.

Nous étions quatre enfants, toutes des filles. Il y avaient

beaucoup de tensions dans la famille, mais nous ne savions pas pourquoi. Quand mon frère fut né, neuf ans après moi, cela devint pire. Maman était de plus en plus souvent absente. Nous ne le savions pas encore, mais elle avait commencé à boire.

Bientôt, la mère de Kate revenait ivre à la maison, et alors ses parents se sont séparés. Il n'y avait presque plus de vie de famille; la maison fut négligée, et le lavage des habits, de même. Tout restait sur les épaules de Kate, qui avait treize ans.

Lorsque Jamie, le plus jeune, commença l'école, maman n'était presque jamais à la maison. Je n'arrivai pas à faire mes devoirs et j'apprenais très peu. J'ai échoué mes examens, et il m'a fallu doubler ma classe de la neuvième. Mes deux jeunes soeurs ont quitté la maison; elles ont trouvé du travail en ville. Mais je suis restée. Il fallait bien qu'on s'occupe des petits enfants. Et, bien que je le faisais mal, ils avaient, au moins, quelque chose à manger.

En notre ville, les hôpitaux pour les adultes handicapés étaient surpeuplés, et le gouvernement commença à mettre les gens qui ne nécessitaient pas de soins journaliers, dans des familles locales. Ceci semblait être une bonne source de paiement pour notre famille, et Maman accepta deux hommes âgés et une femme, chez nous.

J'ai dû donner mon lit pour un des hommes, et partager un double lit avec la femme, qui souvent ne dormait pas, mais lorsque j'ai dit à Maman que je ne pouvais pas faire ceci, et que l'hôpital devrait la reprendre, elle ne la pas voulu. Après tout, un chèque nous parvenait tous les mois. Elle me disait venir m'aider tous les soirs. Mais, l'état dans lequel elle revenait,

elle ne le pouvait pas! Alors, elle disait, que si ce n'était pour moi, elle ne serait pas dans un tel pétrin.

D'abord je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire, mais plus tard j'ai appris que mes parents avaient été forcés de se marier, car elle était enceinte. Souvent elle me maltraitait. Le matin, quand elle me demandait comment j'avais eu ces meurtrissures sur ma figure, et que je lui disais que c'était elle qui m'avait battu, elle le niait en disant que je mentais.

A seize ans, Kate quitta l'école de façon à pouvoir s'occuper entièrement des plus jeunes enfants. En ce temps, elle rencontra Tom, son futur mari; ils se sont mariés deux ans après. Elle se souvient encore du blâme qu'elle ressentit, lorsque sa mère lui demanda agressivement, "Et qui va faire le travail, ici?" Quand même, Kate déménagea, et bientôt ils eurent des enfants, eux-mêmes.

A ce point, je voulais seulement oublier ma mère. J'avais ma propre famille, et j'avais les parents de Tom, qui aimaient mes enfants. Soudain, ma mère voulut avoir plus de contact, mais j'ai trouvé suffisamment de raisons pour ne pas la visiter, et j'eus enfin de la prise sur elle.

Maintenant, le divorce de mes parents fut accompli. Ma mère s'arrêta enfin de boire; elle prit enfin conscience que l'alcool et les médicaments pour une haute tension artérielle, allaient la tuer. Quand même, je craignais quelque contact. Je ne pouvais plus avoir confiance en elle.

Quelques années plus tard, le couple Kate attendait un autre enfant, et Tom invita la mère de Kate à venir prendre part à la naissance du bébé.

Je n'en voulais rien savoir, et j'ai dit à Tom, "Téléphone lui immédiatement, qu'elle ne doit pas venir. C'est mon bébé, à moi seule, je ne veux pas qu'elle y prenne part." C'était mal de ma part. A la fin, je suis allée chercher du conseil, et nous avons parlé ensemble.

Il m'écoutait silencieusement, puis il dit, "Il vous faut faire la paix avec votre mère."

Je répondis, "Vous ne connaissez pas ma mère."

Il dit, "cela n'a rien à faire avec ceci."

A la fin, ma mère est venue. Elle n'allait pas bien à son arrivée et nécessitait beaucoup de soins. Je ne lui ai pas rendu la vie facile, mais nous avons pu, enfin, parler ensemble. Puis alors, pendant les dernières journées de sa visite, je sentis qu'il y avait quelque chose, qu'elle voulait me dire. En plus, elle semblait vouloir écouter ce que j'avais à dire. Elle désirait trouver une nouvelle relation avec moi – à ce point, c'était ce que je désirais désespérément, aussi – et elle était résolue à supprimer tout ce qui gênait. A ce moment, j'ai vu qu'elle n'était même pas consciente de ce qu'elle avait fait. Quand il me fut possible de lui pardonner, nous fûmes tous les deux guéris.

Dans l'ambiance aimante de chez elle, Kate fit la paix avec sa mère. Il lui fut possible de pardonner les profondes blessures du passé, et aussi de prendre conscience de ceci: ce n'était pas seulement le manque d'amour de sa mère qui les avait séparées de la sorte pendant toutes ces années, mais, aussi, sa propre indifférence.

Ce ne sont pas tous les cas d'indifférence, de relations froides, entre parents et enfant, qui soient si extrêmes. Susanne, une femme de Californie, de circonstances très différentes, n'a jamais souffert d'abus aux mains de ses parents. Cependant, de même que Kate, elle était pleine d'amertume, et de rancune envers sa mère pendant des années, et elle commença seulement à trouver de la guérison dans leurs relations, lorsqu'il lui fut possible de pardonner.

Aussi loin que je puisse me souvenir, j'ai eu une relation difficiles avec ma mère. J'avais peur de ses explosions de colère, sa langue cinglante, sarcastique, et je me sentais toujours incapable de la satisfaire. En conséquence, j'étais fâchée contre elle – une colère profonde, couvée, qui me forçait à me renfermer sur moi-même. Je nourrissais l'amertume que m'avais laissé les injustices ressenties en mon enfance, des paroles sévères, et des quelques coups reçus (pas grand chose). Je devins extrêmement sensible à ses reproches, et je me sentais rebutée.

Nous n'avions enfin jamais été proches l'une de l'autre. Ainsi, je m'attachais aux autres personnes dans ma vie, surtout à mes professeurs. Ma mère en était contrariée, mais elle n'a jamais pu l'exprimer. Je puis me souvenir d'avoir désiré être adoptée par l'une d'elles, et de quitter ma famille. Je puis, de même, me rappeler un sentiment profond de manque d'appartenance, qui m'assaillait souvent. En mon désir profond d'être acceptée, j'essayais d'être soumise, et je cachais mes vrais sentiments. Probablement, cela ne nous a pas aidé, de ne pas être permis de raisonner. Étant enfants, nous devions "être présents, mais en silence."

Cela est devenu encore pire en mon adolescence. J'ai trouver des façons subtiles de faire quand même ce que je voulais, à la dérobee. Ceci a contribué à avoir un secret: une relation adultère avec un curé de notre paroisse, ami de mes parents.

Cette relation se termina éventuellement, et je me suis mariée avec quelqu'un d'autre, mais j'ai continué à ne pas pouvoir m'entendre avec ma mère. C'était assez étrange, car je voulais tellement lui faire plaisir.

Maman a passé par une longue période de crise physique et morale en ce temps, mais j'avais de la difficulté à partager ses sentiments, ou même de montrer de l'intérêt. J'ai enfin pu l'aider, alors qu'elle suivait un programme de douze pas envers la guérison de l'alcoolisme. Nous avons alors passé une semaine merveilleuse d'échanges réciproques, mais la porte se ferma de nouveau. Je pensais alors que c'était à cause d'elle, bien que je ne puisse dire pourquoi.

Finalement j'ai enfin compris que sa façon, si sûre d'elle-même, n'était qu'une tentative de cacher une personne anxieuse, qui avait beaucoup souffert en son enfance. Nous essayions toutes deux de nous réconcilier, mais nos efforts restaient superficiels, car nous craignions le rejet. Je regrette d'avoir à dire, que je n'ai plus parlé, après deux semaines.

Cela a changé, quelques années plus tard, quand un ami m'a persuadé d'écouter des sermons enregistrés d'un certain Charles Stanley. Bien que je n'eus jamais entendu parler de lui, je recherchais des réponses à bien des questions. Je ne me souviens pas exactement de ses paroles, mais c'était bien ce qu'il me fallait entendre à ce moment. J'ai compris que c'était ma faute personnelle, et mon besoin de demander pardon, et de pardonner, moi-même.

Peu après, j'ai rendu visite à mes parents. Quand je fus

seule avec ma mère, je lui ai demandé pardon de mon attitude dans le passé et je lui dis que je lui pardonnais aussi. J'ai admis que j'avais été fâchée contre elle tout au long, bien que je ne puisse dire pourquoi. Elle ne comprenait pas pourquoi j'étais fâchée, mais elle s'est aussi excusée du mal qu'elle avait causé. Elle a dit, "Ce qui a été, je ne puis le changer; mais il nous faut maintenant aller en avant." Ce fut un temps de guérison pour toutes les deux. Cela m'a permis de m'ouvrir, d'être franche et honnête, et d'exprimer mon désir d'aimer et d'être aimée comme je suis, et non comme je pensais pouvoir donner aux autres.

Aussitôt qu'elles ont confronté leur faute, Susanne et sa mère ont pu commencer à reconstruire leurs relations. Il y a beaucoup d'autres, avec des histoires semblables, qui continuent à souffrir, parcequ'ils n'arrivent pas à pardonner. Qui nous sommes et d'où nous venons, n'est pas important. L'important c'est d'apprendre à pardonner. Alors, il peut y avoir des miracles. Des souvenirs douloureux peuvent encore semer le désordre, mais nous ne pouvons leur permettre de troubler notre vue pour toujours. Même si l'oubli est – et devrait être – impossible, il nous faut croire que le pardon soit, non seulement possible, mais nécessaire. En pardonnant, nous trouvons la vraie guérison.

10

De Nous Pardonner à Nous-mêmes

Sans avoir été pardonnés, libérés des conséquences de ce que nous avons fait, notre capacité d'agir serait, pour ainsi dire, limitée à une seule action unique, dont nous ne nous pourrions jamais remettre; nous resterions les victimes de ses conséquences pour toujours, tout comme l'apprenti du sorcier qui ne savait pas la formule magique pour briser le sortilège.

H A N N A H A R E N D T

Même si nous avons été pardonnés par les autres, pouvons-nous nous pardonner nous-mêmes? Tant de gens sont tellement tourmentés par leurs propres actions, qu'ils n'arrivent pas à croire à la possibilité de guérison, cependant, même ces âmes troublées peuvent retrouver l'espoir.

Delf Fransham, un quaker du Canada, a trouvé la guérison de son passé en l'assistance de son prochain. Semblable à plusieurs cas en ce livre, une tragédie inattendue changea sa vie.

Cependant, son histoire est très différents: la personne qu'il dut pardonner, ce fut lui-même.

J'avais treize ans quand je l'eus rencontré pour la première fois. Il nous avait joint dans notre communauté au Paraguay, et commença à enseigner dans notre école. Nous étions onze garçons dans ma classe, tous, voyous brutales, et à peine après quelques jours, nous nous sommes décidés à le mettre à l'épreuve.

C'était une journée comme les autres – humide, environ 40 degrés de chaleur – et nous lui avons offert de venir en promenade – pour voir ce dont il était fait. Après l'avoir conduit, au moins dix kilomètres, au travers de la jungle, et le marécage, nous revinrent. Peu après notre retour, il s'effondra d'un coup de chaleur.

Delf dut garder le lit, mais cela nous était égal. Nous étions arrivés à ce nous voulions: nous avions prouvé qu'il était, pour ainsi dire, une "poule mouillée". Mais, une surprise nous attendait. Il vint à l'école en nous disant, "allons, nous allons faire cette promenade de nouveau." Nous ne pouvions à peine le croire! Nous avons refait cette promenade, et, vraiment il a tenu le coup. Delf a gagné notre respect et nos coeurs, et nous lui avons fait confiance, depuis ce moment. Bientôt nous avons vu, qu'il était un vrai athlète. Nous aimions jouer au football avec lui.

Des années plus tard, j'appris par chance, pourquoi Delf s'est tellement donné de mal avec nous. Il avait perdu un fils aimé, dans des circonstances tragiques. Nicolas naquit en avril 1951, alors que les Franshams habitaient en Georgia. Peu après

la Noël 1952, il jouait au dehors, quand un camion conduit par son père, revenait de la route, en arrière pour entrer dans le garage; le camion était chargé de bois. Delf ne put voir son fils, que trop tard.

Sa femme, Katie, parlait à une voisine, dans la maison quand Delf entra, le petit garçon en ses bras. Elle se souvient;

J'étais frenetique – hors de moi – mais, Delf m'a calmée. Nous avons amené notre enfant au docteur, qui était aussi, de la police, et nous lui avons expliqué ce qui s'était passé... Il n'y eut jamais question, de ne pas pardonner à mon mari, car je me sentais, de même, coupable. Delf ne me blâmait pas non plus, seulement lui-même. Nous partagions notre chagrin.

Cependant Delf ne pouvait pas se pardonner, et l'accident l'a hanté, pendant des années. Depuis ce moment, il faisait tout son possible pour les enfants. Je vois encore ses yeux briller de larmes, et je pense maintenant qu'il voyait sûrement son fils en nous, ou, ce que son fils aurait put être. Sa détermination de se donner entièrement pour les autres était sa façon de se repentir de la tragédie, qu'il avait inconsciemment causée. Je suis certaine que cela l'a aidé à se détourné de ses sentiments de culpabilité, et a lui rendre sa vie, et finalement la paix du coeur.

David Harvey, maintenant en ses soixantaines, fut conscrit à seize ans, juste avant la fin de la deuxième Guerre Mondiale. Après avoir passé le reste du temps en formation, il fut transféré en Afrique, puis en Allemagne, Italie, Hong Kong, China et à la

mer Méditerranée. Au commencement, il aimait bien l'armée, surtout la camaraderie qu'il sentait parmi les soldats. Mais alors, il se passa quelque chose qui changea sa vie pour toujours.

J'ai passé une partie de mon temps en Kenya, travaillant pour la police, en recherchant les "terroristes". Beaucoup de temps dans la jungle. Une fois, je me suis trouvé au milieu d'un accident terrible.

Alors que nous attendions un groupe de ces bandits, nous fûmes, nous-mêmes, pris dans une embuscade. Il y eut beaucoup de fusillade, et de confusion; la patrouille fut divisée. La ligne où je me trouvais fut divisée en deux parties. Mon groupe devait aller tout droit suivant un sentier pour les animaux, tandis que l'autre moitié, coupait les buissons. Ceux la dépassèrent ceux qui marchaient sur le sentier, et nous avons fini par tirer les uns sur les autres. Juste devant moi, je vus les buissons se diviser, et j'ai tiré...sur le commandant. Atteint à la tête, nous l'avons porté seize heures au travers de la jungle, sur un brancard fait de bambous, pour atteindre l'infirmerie.

Eventuellement, il y eut une enquête, et en termes militaires je fus exonéré. Mais ma conscience ne me laissait aucun repos. Quatre années plus tard, mon terme fini, je suis retourné à la vie civile.

Au commencement, j'ai trouvé cela très difficile. Dans l'armée, on m'avait donné un numéro, au lieu d'un nom, je devais remplir un ordre sans questionner, et de croire que tout ce qu'on m'avait ordonné à faire, était correct. Cela n'allait guère avec la vie civile. Mais à la longue, tout redevint normal. Et je me suis souvenu de mon service militaire. Ce qui me frappait alors, c'était mon camarade.

Où était-il? Comment allait-il? Avait-il survécu?

Après quelques années, j'ai commencé à faire des recherches, moi-même. Mais sans résultat. Je parlais à des anciens camarades, qui avaient tous une histoire différente. Puis, en 1996 ma femme Marion trouva un livre qui mentionnait justement cette histoire. Je téléphonai à l'auteur, qui admit qu'il ne l'avait pas vu récemment, mais qu'il savait qu'il vivait à Londres.

C'était en vain. Frustré, j'ai fis paraître ma photo et mon histoire dans le journal local. Au bout de quarante-huit heures je reçus un coup de téléphone de celui que j'avais recherché toutes ces années.

Ce fut difficile. Après plusieurs conversations, nous arrangeâmes de nous rencontrer chez moi. C'est ainsi qu'il est venu, en apportant même un cadeau à l'homme qui avait tiré sur lui! A cause de moi, il était paralysé d'un côté, et il avait de la difficulté à marcher, et à bouger son bras. Je lui demandai, "Pouvez-vous jamais me pardonner? Il m'a seulement embrassé. Il m'avait déjà pardonné.

John Plummer mène une vie paisible comme pasteur méthodiste dans une petite ville de Virginie, mais ce n'a pas été toujours ainsi. Pilote d'hélicoptère pendant la guerre de Vietnam, il avait aidé à faire un raid de napalm sur le village de Trang Bang en 1972 – bombardement rendu immortel, grâce à la photographie d'une de ses victimes, Phan Thi Kim Phuc.

Pendant les vingt-quatre années qui suivirent, une image a hanté John, image qui, pour beaucoup de gens, a capturé l'essence de la guerre: la photo d'une fillette de neuf ans, brûlée, sanglotante, les bras tendus, courant vers l'appareil-photo, suivie

de nuages de fumée noire s'élevant dans le ciel.

Toutes ces années, sa conscience l'a tourmenté. Il aurait tellement voulu trouver la petite fille et lui dire combien il le regrettait – mais il ne l'a pas pu. Au moins comme pays, le Vietnam était pour lui un chapitre fermé; il ne voulait jamais y retourner. Ses amis essayaient de le rassurer. N'avait-il pas fait de son mieux pour voir que tous les citoyens aient quitté le village? Cependant, il n'était pas en paix. Il se renferma dans le silence, son mariage a échoué, et il se mit à boire.

Puis, une coïncidence extraordinaire survint. A la commémoration des anciens combattants, en 1996, John rencontra Kim au monument des morts de Vietnam. Kim était venue à Washington, D.C. poser une couronne de fleurs pour la paix; John était venu avec un groupe d'ancien pilotes, toujours recherchant la liberté du passé. Dans un discours à la foule, Kim dit qu'elle n'avait aucun reproche. Bien qu'elle souffrait encore beaucoup, de ses brûlures, elle voulait que tous savent, que d'autres avaient encore plus souffert qu'elle: "cette photo ne montre pas les milliers de gens qui ont périés... leurs corps mis en pièces, leurs membres épars. Leur vie totalement détruite, et, personne n'a pris ces photos-là".

Kim a continué en disant qu'elle pardonnait à ceux qui ont bombardé son village, et que bien qu'elle ne pouvait pas changer le passé, elle voulait, maintenant, travailler pour la paix. John, très ému, s'est frayé un chemin au travers de la foule, et a pu attirer son attention, avant qu'elle ne fut repartie, accompagnée

de la police. Il s'identifia comme étant le pilote responsable du bombardement du village, dix ans avant, et ils purent parler ensemble pour quelques minutes.

Kim a vu mon chagrin, ma douleur, mon grief...Elle me tendit les bras, et m'embrassa. Je ne pouvais que dire et répéter, je le regrette, je le regrette" – et, en même temps il disait, "C'est fini, je te pardonne."

Ils se sont encore rencontrés ce même jour, et Kim a de nouveau affirmé son pardon. Depuis, ils sont devenus de bons amis, et se téléphonent l'un à l'autre, régulièrement.

Est-ce que John a trouvé la paix, qu'il recherchait? Il dit que oui. Bien que les souvenirs de la guerre ne le quittent pas, ils sent qu'il doit maintenant se pardonner, et se détourner de cela.

John dit aussi que ce fut très important pour lui, de parler avec Kim et de lui dire combien ce qu'elle avait souffert lui avait causé des tourments. Il maintient surtout que le pardon qu'il reçut soit simplement un don – non pas gagné, ou mérité. En fin de compte, c'est un mystère: il ne peut à peine comprendre, comment une petite conversation de deux minutes puisse anéantir un cauchemar de vingt-quatre années.

Richard, un autre vétéran de la guerre du Vietnam, est un homme aimable qui aime les enfants et les chevaux. Au cours des cinq années que je le connais, cependant, j'ai appris qu'il souffre de tourments, dont la cause remonte à une vingtaine d'années, auparavant.

La mort que j'aie causée, ne me quitte pas, tous les jours, je désire mourir, moi-même. Je continue à blaguer avec les gens autour de moi, il me le faut, pour cacher mon chagrin, et m'arrêter de penser. J'ai besoin de rire. Le rire chasse les larmes.

Mais je ne puis aimer. Une partie de mon âme me manque, et il me semble qu'elle ne me sera jamais rendue. Je ne sais pas si je pourrais jamais me pardonner de tous mes torts. Je vis de jour en jour, mais je suis fatigué tout le temps – fatigué. Quand est-ce que cela finira? Il y a déjà vingt-cinq années...

Des gens comme Richard doivent souvent recevoir des conseils. On leur dit de rechercher d'autres, qui aient pareillement souffert, de se joindre à quelque groupe de thérapie mentale. Richard a fait tout ceci. Mais il n'a pas encore trouvé de paix.

La thérapie est souvent une assistance, mais elle ne donne pas une solution durable. Un bon psychothérapeute puit encourager à révéler le fardeau du passé, mais à moins d'être suivi du remords, et de la prise de conscience de son besoin personnel de pardon, la confession es vaine.

Le psychiatre Robert Coles se souvient d'une conversation qu'il avait eu avec Anna Freud. Malgré la renommée de son père, Anna était de même renommée, pour son travail de psychologie. En parlant de la longue histoire psychologique troublée d'une femme âgée, elle dit soudain:

En réalité, avant d'en finir avec cette dame, il nous fait réfléchir ce que nous voudrions pour elle. Il ne s'agit pas de psychothérapie... elle en a eu de trop! même si elle ne s'en rend

pas compte...ce dont elle a besoin...c'est le pardon. Elle doit faire la paix... avec son coeur, ne plus parler de sa mentalité. Il doit bien y avoir un Dieu, quelque part, pour l'aider, pour l'entendre, pour la guérir... et nous n'en sommes certainement pas capables.

Ces paroles sont importantes: nous ne pouvons pas trouver la paix et la guérison à moins d'apprendre à confronter ce que nous avons fait de mal. Cependant, d'admettre d'être coupable, ne suffit pas pour atteindre le pardon. Parfois la personne, à qui nous avons fait du tort, n'est pas capable de nous pardonner. Parfois, nous ne pouvons même pas nous pardonner à nous-mêmes. Peut-être, dans ce cas, comme Anna Freud le suggère, il nous faut rechercher l'aide de Dieu. Nous recevons alors le pardon, gratis, comme un don de l'amour, atteignant l'endroit même, où nous nous ressentons le moins digne de le recevoir. Seul, ce don peut libérer notre coeur, pour que nous puissions pardonner aux autres, et changer nous-mêmes.



Accepter la Responsabilité

Grâce à la confession de nos péchés concrets, un vieil homme meurt d'une mort douloureuse, et honteuse, devant les yeux d'un frère. Parce que cette humiliation est si dure à supporter, nous essayons toujours de l'éviter. Pourtant, en cette douleur profonde, à la fois mentale et physique, de notre humiliation devant un frère, nous éprouvons notre secours et notre salut.

D I E T R I C H B O N H O E F F E R

Il est impossible de pardonner, à moins d'avoir reconnu notre propre besoin de pardon. Au fond, même ceci n'est pas suffisant: il nous faut admettre nos fautes à une autre personne.

Certaines personnes écartent "la confession" comme un rite catholique étrange et dénué de sens. D'autres personnes admettent que la confession – que ce soit à un prêtre, ami, ou conseiller – puisse être utile, mais que l'on puisse trouver la paix du cœur tout aussi facilement sans elle. Cependant,

la tranquillité de ces personnes est souvent, comme Tolstoy l'a exprimé, rien de plus que "l'insensibilité de l'âme."

La culpabilité, la mauvaise conscience, travaille en secret, et, perd seulement son pouvoir quand elle est à découvert. Souvent, c'est le désir d'apparaître fort et vertueux, qui nous empêche d'admettre nos fautes aux autres. Au lieu de les admettre, nous essayons de les effacer de notre mémoire, et si c'est impossible, nous essayons de les cacher. Cependant, en faisant ceci, nous devenons de plus en plus coupables. A moins d'avouer nos méfaits et d'en accepter la responsabilité, la tension devient insupportable.

De regretter ce que l'on a fait de mal, n'a rien à faire avec le fait de se tourmenter soi-même. Si nous ne voyions que nous-mêmes, nous sommes sûrs de désespérer. Une fois que nous avons versé nos larmes de remords, il nous faut s'en tenir là, et permettre aux eaux troubles de nos coeurs de redevenir limpides – autrement, nous ne verrons jamais le fond...

Steve, un ami qui grandit dans les faubourgs de Washington, D.C, dans les années 1960, écrit:

Dans ma recherche de la paix et de la réalisation, j'ai étudié diverses religions, la psychologie, mais je n'ai reçu que des réponses partielles... Seulement après m'être rendue compte combien ma propre vie était en désarroi, ai je compris que ce soit urgent de changer, moi-même.

L'expérience qui changea ma vie, m'est venue à l'improviste, un jour en 1983, quand je devins consciente de l'énorme ava-

lanche de mauvaises actions que j'avais commises. Auparavant, ceci m'avait été caché par mon orgueil, et mes efforts de paraître, bien, devant les autres. Mais maintenant, les images et les souvenirs se déversaient en moi, comme un fleuve de bile amère.

Tout ce que je voulais, c'était d'être libéré de tout ce qui soit laid et obscur en moi-même; je voulais réparer tout le mal que j'avais fait. Je n'avais aucune excuse – jeunesse, circonstances, ou mauvais exemples. J'étais entièrement responsable.

Je me suis mis à écrire une page après l'autre, avec tous les détails. Il me semblait que l'ange du repentir me tailladait le coeur avec son épée, telle était ma douleur. J'écrivis des douzaines de lettres aux personnes et aux organisations que j'avais trompés, volés, et à qui j'avais menti... Finalement je me suis senti vraiment libéré.

Dans le livre de Dostoyevski, *Les Frères Karamazov*, le grand romancier Russe raconte l'histoire d'un homme, qui avait confessé un meurtre, qu'il avait caché des dizaines d'années: Je ressens en mon coeur de la joie et de la paix, pour la première fois depuis des années. J'ai le ciel en mon coeur... maintenant, j'ose aimer mes enfants et les embrasser."

Le vrai pardon se propage d'une personne à l'autre, et possède la force de s'étendre dans toute une communauté, ville ou région.

Les habitants de Möttlingen, village de la Forêt Noire, ont vécu un tel mouvement en 1844, et leurs vies furent totalement

[Fyodor Dostoyevski, *Les Frères Karamazov*, traduit par Constance Garnett[[New York: The Modern Library.n.d.),373.]

changées. Möttlingen est aujourd'hui un village ordinaire, et c'était de même alors. Du fait, son pasteur, bien connu de nos jours, se plaignait souvent de l'apathie qui semblait s'étendre comme un tapis de brouillard sur sa paroisse. Mais une plaque sur un mur de bois d'une ancienne maison, témoigne des événements remarquables, qui avaient une fois étrangement surpris les gens du village: "O vous les humains, pensez à l'Éternité, et ne vous moquez pas du temps de grâce; car le jugement va suivre!" Le "réveil", comme on en parle aujourd'hui, a commencé la veille du Nouvel An 1843, quand un jeune homme, connu pour la débauche, et son caractère violent, vint à la porte du presbytère. Après avoir prié qu'on lui permis d'entrer pour parler au pasteur, il dit à Blumhardt qu'il n'avait pas dormis pendant toute une semaine, et craignait mourir, s'il ne pouvait pas décharger sa conscience. Blumhardt restait quelque peu prudent, et accepta quand même sa sincérité, lorsqu'il commença à confesser en un torrent de paroles, tous ses méfaits, et ses mauvaises actions.

Ainsi, une vague remarquable de remords, se déversa en Möttlingen. Avant le 27 janvier, 1844, seize personnes étaient venues à Möttlingen pour se confesser, et livrer leurs cœurs. Trois jours plus tard, le nombre avait atteint trente-cinq. Après dix jours, il était venu cent-cinquante personnes. Des gens de tous les villages voisins, affluaient au village.

Il n'y avait rien des troubles d'affectivité d'un réveil religieux, pas de confession publique, ou proclamations exagérées de repentir. Le réveil était bien trop sérieux pour cela, bien trop

profondément fondé en la réalité. Les gens se sentaient forcés à briser avec leur passé: leurs coeurs étaient transpercés et ils se voyaient alors, dans toute leur mesquinerie. Horrifiés, ils sentaient devoir changer radicalement.

Fait significatif, ce mouvement des coeurs dépassait les paroles et les sentiments, et s'exprimait surtout en le repentir et le pardon. Les affaires volées étaient rendues; les ennemis, réconciliés; les infidélités et les crimes (ci-inclus, un cas d'infanticide) confessés, et des mariages brisés, restaurés. Même les ivrognes du village restaient loin de la taverne!

Ceux qui questionnent l'authenticité de ce réveil, ne tiennent qu'à considérer les résultats... Bien que ridiculisés par les autres villes, le village entier fut affecté. En 1883, presque quarante années après, le biographe de Blumhardt, Friedrich Zuendel, écrivit qu'il n'avait pas été oublié – même les enfants de ces gens, rayonnaient encore. Ces dernières années, j'ai visité l'Allemagne plusieurs fois, pour rendre visite aux petites-filles de Blumhardt. (Mes parents, tous deux fort influencés par ses écrits, m'ont nommé après lui.) Je puis témoigner, que quelque chose de ce même esprit, qui saisit tous ses habitants, vit encore aujourd'hui.

Est-ce que ce réveil fut un fait isolé? Est-ce que ce réveil puisse revenir parmi nous? Blumhardt en avait la foi: après tout, cela avait commencé avec un seul homme, plein de remords.

En beaucoup de cas, une erreur peut être corrigée par des excuses – par exemple, si nous avons été trop abrupt avec

quelqu'un, ou manqué de compassion. En mon expérience, cependant, les actes volontaires, tels que tromperie ou vol, ne doivent non seulement être confessés, mais confrontés avec leurs conséquences, si nous voulons être libérés. Il y a des cas, où la confession privée, seule, ne suffit pas.

Comme Stanley Hauerwas écrit, “une communauté ne doit pas fermer les yeux sur les péchés d'autrui, car elle sait que le péché est une menace à la paix de la communauté.” Les membres d'une communauté en unité, ne résoudre plus de griefs uniquement personnels. “Quand nous pensons qu'un frère, ou une soeur, a péché contre nous, un tel affront n'est pas seulement fait à nous, mais à toute la communauté.”

Mark et Debbie, des amis habitant maintenant en Pennsylvanie, ont éprouvé cela, de première main, dans une petite communauté dont ils étaient membres vers la fin de 1980:

Pendant ces années, nous avons vu le résultat déplorable d'ignorer les méfaits, ou de les dissimuler. Nous vivions dans une petite communauté urbaine avec plusieurs personnes, dont un des frères célibataire était devenu amoureux d'une femme mariée dans notre groupe. Quelques uns d'entre nous ont essayé d'intervenir, en parlant à chacun séparément. Cependant il n'y eut pas moyen de résoudre ce problème publiquement.

De peur d'énoncer un jugement trop précaire, nous avons préféré penser que ce n'était pas trop sérieux, du moins pas

(Stanley M. Hauerwas, *Christian Existence today: essays on Church, World, and Living in Between* Durham, NC: Labyrinth Press, 1988), 264-265).

assez sérieux pour le rendre publique. Ne faisons-nous pas tous, des erreurs? Qui étions-nous, pour juger? Nous nous sommes convaincus, qu’une telle confrontation ne ferait qu’accentuer leur honte et leur sentiment de blâme, et ainsi de perpétuer le cycle d’échec. Cependant, nous voyons maintenant, que c’est justement cette soi disante “compassion” qui eut ce résultat.

Cet homme, éventuellement, quitta la communauté. Deux années plus tard, la femme partit de même – et divorça son mari.

L’expérience de Mark et Debbie n’est sûrement pas unique. Le mariage fut permis d’échouer, parce que chacun voulait, en vérité, ignorer ce qui se passait. La confrontation est parfois essentielle s’il doit y avoir le pardon, car, à moins de confronter ce que nous avons fait de mal, nous ne pouvons ni rechercher, ni éprouver, le pardon. Le refus de confronter les personnes qui font du tort aux autres – en nous convainçant que ce ne soit pas notre affaire, par exemple – ce n’est parfois guère autre chose, que d’excuser le mal qu’ils font. Et, comme nous l’avons vu, d’excuser le mal et de pardonner, sont deux choses incompatibles.

Dans son roman *Too late the Phalarope*, Alan Paton écrit à propos d’un Africain respecté, qui, à l’apogée de l’apartheid, commet un péché “impardonnable”: fornication avec une femme noire. Quand ceci est découvert, cette nouvelle a porté un coup terrible à sa famille. Ses amis le quittent, ses parents le repoussent avec mépris, et son père meurt de chagrin, et de

honte. Cependant, un voisin a bien du tourment, et essaye de trouver une réponse:

Un délinquant peut être puni...Cependant, de punir sans restaurer, voilà qui soit la plus grande offense... Si un être humain prend sur soi le droit de jugement de Dieu, de punition, alors il doit de même, prendre sur soi la promesse de restaurer de Dieu.

La confession ouvre la voie au pardon, et à la réconciliation. Sans lui, nous restons en notre orgueil, et le pardon devient impossible. Quand mon beau-père revint à la communauté après onze années d'avoir pris distance, il a écrit:

Je m'attendais à ce qu'on allait me jeter des pierres, mais il n'en fut rien. On me donna toutes les occasions de poser mes questions, provenant de mes craintes et de mes soupçons, et chacun me parlait ouvertement. Mais ce qui m'a vraiment ému, ce fut cet amour, qui partage la responsabilité – un amour qui soit préparé à pardonner, ayant soi-même, été pardonné.

Il n'était pas question d'attaquer les personnes, mais d'attaquer ce qui nous séparait. Au fait, nous étions tous assis sur le même banc. On n'était pas sentimental, le plus douloureux était reconnu, à la lumière de l'amour.

Ce qui toucha Hans, ce fut l'amour de la communauté, mais ce qui le libéra de son obstination, ce fut leur bonne volonté de lui demander pardon, là où ils avaient négligé de le faire.

Sarah, autre membre de notre communauté, parle de la joie,

et de la liberté qu'elle éprouva, lorsqu'elle se décida à effacer le passé, et à recommencer:

Je ne pouvais plus dormir. Quelque chose me martelait en mon coeur: il me fallait absolument rectifier la situation! Je suis allée trouver des amis, en qui j'avais confiance, et je leur ai tout dit. Cela m'a beaucoup aidé, bien que ce que j'avais à dire était vraiment écoeurant. Les jours suivants, je me suis souvenue de maints incidents, et je ne pouvais pas attendre, il me fallait aussitôt les confesser. Si on veut être libéré, même la plus petite chose n'est plus insignifiante. Il me fallait me libérer de tout ce qui me venait à l'esprit.

Je n'ai jamais sù, quelle joie, la confession et le repentir puissent nous donner. Mon coeur devint de plus en plus léger.

Comme beaucoup d'autres qui ont trouvé la force de faire face à leurs mauvaises actions et à demander pardon, Sarah a éprouvé une vraie libération. Elle s'était attendue à ce que les autres allaient l'éviter, en entendant ce qu'elle avait fait dans le passé. A sa grande surprise, elle se rendit compte qu'ils l'acceptaient, avec toutes ses fautes. En admettant la responsabilité de ses actions, et en déclarant sa détermination de changer, Sarah a trouvé – comme chacun de nous le peuvent – que la confession ouvre la voie à la réconciliation.

12

De Pardonner à Dieu

Il n'est pas juste d'essayer de supprimer toute la souffrance, non pas, non plus, de l'endurer stoïquement. On peut profiter de la souffrance, s'en servir pour faire du bien. Ce qui nous rend heureux ou malheureux, ce ne sont pas les circonstances extérieures, mais, notre attitude envers elles.

E B E R H A R D A R N O L D

Quand nous parlons du pardon, il s'agit généralement du mal que nous nous faisons les uns aux autres, mais quelquefois, il semble n'y avoir personne à blâmer. Puisque l'émotion que nous éprouvons à ce moment soit la même que lorsqu'il y a vraiment un coupable, la plupart de nous – avec raison, ou sans raison – tendent à blâmer Dieu, qui nous permet de souffrir, sans raisons apparentes, ou justification. Plein de rancune et de douleur, nous demandons: “Comment se peut-il, que notre Dieu miséricordieux permette ceci?” Pouvons-nous “pardoner” à Dieu?

Ce n'est pas mon intention de voir si c'est justifié de blâmer Dieu, en de telles circonstances. D'une certaine façon, il est plus facile de blâmer Dieu, et de lui pardonner – même si nous ne croyons pas réellement à Lui – que de confronter la possibilité qu'il n'y a, au fait, personne à blâmer. La colère est un état légitime du chagrin, même si il n'y a rien que nous puissions blâmer. Il nous faut exprimer notre frustration, afin de trouver une certaine guérison, et de continuer.

Ainsi pouvons-nous apprendre à pardonner à Dieu, si nous le tenons responsable du mal infligé, tout comme nous pardonnons aux autres? La réponse, la solution, se trouve en la bonne volonté de profiter de notre expérience, de grandir et de produire quelque chose de positif de ce qui nous semble au premier abord, une période négative de notre vie. Là, où il semble n'y avoir aucun sens à la souffrance, il nous appartient de lui donner du sens. Une crise ne doit pas être un désastre: ce peut être une occasion.

Zohar Chamberlain, une amie du Kibbutz Kishor en Israël, a perdu sa jambe dans un accident, alors qu'elle n'avait que dix-sept ans. Bien que Zohar ne pouvait blâmer personne, pour ce qui s'était passé, et que ce n'était pas le cas de pardonner à qui que ce soit, les circonstances la rendaient encore furieuse, et profondément frustrée, d'avoir à apprendre de nouveau, ce qu'elle avait toujours fait sans réfléchir.

C'était l'été de 1987. j'avais dix-sept ans, et j'étais sur le point d'aller à Jérusalem faire un an de service comme guide, dans une organisation pour la jeunesse. Quatre jours après mon début, je dus prendre l'autobus pour aller dans le nord. Je ne voulais pas risquer de faire de l'auto stop.

Cela n'a pris que quelques minutes pour descendre la rue Yirmiyahu, et la voiture allait lentement, mais la rue était glissante d'eau et savon du restaurant en face. Il semble que le chauffeur a fait une erreur, en bloquant les freins. Le bus se mit à glisser contre un camion, stationné là. Dix-huit personnes furent blessées, et un soldat et une fillette de cinq ans perdirent la vie.

Je ne me rappelle pas de l'accident, bien que l'infirmier qui me soigna, a dit que je sois resté conscient. Je me souviens, vaguement, de quelques détails de l'hôpital: de recevoir mon numéro d'identité, et les numéros de téléphone nécessaires pour notifier mes parents; mes habits coupés; ma mère, venant de la salle de récupération, vers le service de réanimation.

Ce ne fut que le jour suivant, que l'on me dit que j'avais perdu une jambe. Ma mère vint à mon chevet, et me demanda si je savais ce qui s'était passé. Je lui dit que quelque chose allait mal avec mes jambes, mais que je ne pouvais pas les voir, étant sur le dos. Je ne crois pas avoir été encore commotionné, mais cela était probablement dû aux médicaments. Je suis resté dans le service de réanimation pendant douze jours. Je me sentais bien protégé, malgré la souffrance, je ne pouvais à peine élever la tête de l'oreiller, et j'avais continuellement de la fièvre. On me soignait bien, on n'exigeait encore rien de moi, et je ne pouvais rien désirer de plus.

Puis, juste avant la veille du Nouvel An juif, on me mis dans l'unité orthopédique. Ils ont décidé que le genou de ma

jambe droite ne pouvait être sauvé, et que je devais subir une seconde opération, l'amputation de ma jambe, juste au-dessus du genou. Ceci fut encore plus dure à supporter, et je fondis en larmes en le disant à un ami, qui était venu me voir.

Ce fut plus dure pour moi, de me rétablir de cette deuxième opération, j'ai surtout souffert de douleurs fantomatiques, dans la jambes qui me manquait. Ce qui me le rendait encore plus difficile à supporter, c'était que les médecins insistaient que ceci ne soit pas possible. Cette période d'environ quatre semaines fut une période bien difficile pour moi. J'étais consciente de ma faiblesse et de mon incapacité à prendre soin de moi-même (ma famille et mes amis ne me quittaient pas), et cela aggravait ma colère. J'avais toujours été, auparavant, très indépendante, et soudain, me voilà un bébé. Ce ne fut pas facile de trouver la force de faire ce qui, auparavant si aisé, était, maintenant, presque impossible.

Je ne sais pas quelle sorte de personne je serai devenu, si je n'avais pas eu cet accident et ce qui s'en suivait, mais je crois que j'en ai gagné de la force. D'une certaine façon, de réaliser que j'avais besoin d'avoir quelqu'un autour de moi, constamment, m'a aidé à voir l'importance de la communauté. Plutôt que de me sentir inutile, ne pouvant faire certaines choses, j'ai senti que d'admettre mon besoin d'aide, m'a rendu plus réelle, plus sincère. Alors qu'avant j'avais tendance à dédaigner ceux qui ne se montraient pas à la hauteur des exigences de la vie, à force de ma dépendance des autres, j'ai appris à les accepter, tels qu'ils sont.

En ma vie personnelle j'ai souvent dû faire face à des situations démoralisantes, et, souvent je tendais à blâmer Dieu. Une fois, alors que j'étais allé à la pêche avec des amis – sans grand succès, quant à la pêche, mais une bonne occasion d'échapper à la pression du travail, pour quelques jours.

A mon retour, j'ai remarqué que je perdais ma voix. Je l'ai, tout d'abord, ignoré, pensant que ceci passerait en quelques jours. Ce ne fut pas le cas, et je suis allé trouver un spécialiste, dont le diagnostic fut une corde vocale paralysée. Il m'a rassuré que ma voix se rétablirait éventuellement, mais des semaines ont passé, puis des mois, et il n'y eut pas de changement. Il prescrit un repos complet de la voix – même pas de chuchotement. Je me suis demandé si jamais je pourrais de nouveau, parler.

Le pire, c'était que la communauté avait justement besoin, en ces jours, d'une direction ferme. Nous nous trouvions dans une sorte de crise – période de méditation et de prise de conscience, intense – et durant ces semaines de discussions animées, et parfois, litigieuses, je ne pouvais que rester silencieux.

J'aurais tellement voulu participer à ces discussions; pour la première fois, je me suis rendu compte combien précieux, soit le don de la parole. Frustré et découragé, je ne pouvais même pas parler à ma femme, et aux enfants; je devais tout écrire! Franchement, j'étais fâché. En tant que ministre chrétien, je ne pouvais comprendre que Dieu m'avait ainsi réduit au silence, justement quand on avait tellement besoin de moi.

Trois mois plus tard, ma voix commença à revenir; maintenant, après cinq ans, elle est presque normale. Cependant, je

n'ai jamais oublié ces douze semaines. Quand j'y pense, je me rends compte que ceci a contribué à me donner un horizon plus flexible, et plus humble. Petit à petit, j'ai pris conscience de mes propres points faibles, et de faire mon possible malgré les difficultés. Je me souviens de cette période, chaque fois que je suis tenté de blâmer Dieu, dans les moments de crise, ou frustration.

Andrea, une femme dans notre communauté, a lutté pour accepter des circonstances très différentes: elle souffrit trois fausses couches, avant la naissance d'un bébé en bonne santé. Parfois, il lui semblait que son fardeau soit trop lourd.

Neil et moi, nous étions si heureux de voir que j'attendais un bébé, seulement six mois après le mariage. Mais, une nuit, juste avant la Noël, j'ai ressenti des douleurs atroces. Notre médecin voulait m'envoyer à l'hôpital, et une voisine, infirmière, vint me tenir compagnie. Elle confirma mes craintes – je perdrais probablement mon bébé. Ma douleur émotive était, au moins, aussi grave que la douleur physique. Pourquoi, mon Dieu? Pourquoi, moi? Pourquoi enlever cette petite âme, si tôt? Qu'aie-je fait de mal?

Pour sauver ma vie, il fut nécessaire d'opérer. Le bébé fut perdu, et j'ai passé des semaines de récupération. Combien différent des autres, ce Noël!

Nous étions malheureux, et nous nous sentions seuls en notre douleur. Quand une parente nous dit, "Reprenez courage! Vous aurez une meilleure chance, la prochaine fois!", je me sentis comme si on m'avait donné une gifle! Chance? Nous

venions de perdre un bébé, une vraie personne, un enfant!

Quelqu'un m'envoya une carte avec le verset, "Heureux l'homme qui se fie au Seigneur," (Psaume 40.5)... Le Seigneur donne et reprend, béni soit son nom... ceci m'a bouleversé, comment pourrais je jamais, remercier Dieu, de cette expérience douloureuse? Je ne le pouvais pas. Je ne pouvais pas, non plus, m'arrêter de penser, que Dieu voulait me punir, mais je ne pouvais pas comprendre pourquoi.

Notre pasteur m'a consolé: Notre Dieu est un Dieu d'amour, non pas de punition, et il est là, pour nous aider en notre souffrance. J'ai embrassé ses paroles, comme une personne qui se noie saisit une épave. Le soutien de Neil me semblait être un signe visible de cet amour, et nous avons découvert que notre union s'affermissait d'une nouvelle façon. Les paroles, "On pleure, en sanglots pendant la nuit, mais la joie vient le matin," m'ont surtout réconfortée, même si je ne ressentais pas encore de joie, et qu'il me semblait que l'aube tardait à venir.

Lentement, avec le temps, et avec le soutien et la sympathie de mon entourage, je pus éprouver que cette expérience, tellement douloureuse, m'avait donné un soupçon de ce que soit l'amour de Dieu, qui souffre avec la souffrance de ses créatures, et qui était là, auprès de moi, j'en suis convaincue, en ma douleur. Dieu me devint alors très réel, et j'ai commencé à avoir vraiment confiance en son amour.

Puis alors, quelques mois plus tard, alors que j'attendais de nouveau un bébé, et que j'espérais ardemment que tout irait bien, il se passa la même chose. Une douleur intense, d'urgence à l'hôpital, et une opération pour me sauver la vie. De nouveau un autre petit être précieux, venu en vie, et perdu. Une douleur intense me déchirait le coeur. J'écris dans mon journal: "Je ne

sais pas la raison; peut-être, je ne la saurais jamais. J'ai besoin de l'assurance de la foi – Aide moi!”

Neil resta fidèlement à mes côtés. Il avait perdu une soeur, quelques années auparavant, malade du cancer, et ce qu'il avait écrits alors, fut un vrai soutien: Nous sommes séparés de Dieu, seulement physiquement, et cette distance n'est peut-être pas très grande.” Je m'attachais à ces paroles, de toute ma force.

Lentement, après des semaines, et des mois, la douleur de la perte s'amoindrit, bien qu'elle ne disparut jamais complètement. Environ un an après, nous avons de nouveau perdu un petit être à naître. Encore une fois, une douleur profonde en mon coeur, sans cependant provoquer la question désespérée: pourquoi?

Aujourd'hui, Andrea est la mère d'une belle petite fille de huit ans. Malgré le souvenir des trois premières fois, qui ne la quitte pas, elle n'a pas d'amertume. Elle essaye de percevoir le positif en sa souffrance, et, non seulement, ressent-elle un amour plus grand envers son mari, ayant passé au travers de cet enfer avec lui, mais elle tient à sa fille, encore plus qu'auparavant.

Jonathan et Gretchen Rhoads, jeune couple en notre communauté, furent mariés en 1995. Comme tous les nouveaux parents ils attendaient impatiemment la naissance de leur premier enfant. Alan naquit après un accouchement qui semblait normal, et ce fut seulement après leur retour chez eux, qu'ils ont remarqué, que quelque chose n'allait pas bien. Il n'avait pas d'appétit, et sa force musculaire était faible. Il gisait là, très

tranquille, sans bouger, et en respirant, il émettait parfois des gargouillements étranges. On l'a tout de suite admis dans un hôpital voisin, mais il a fallu attendre trois mois, avant que l'on ait constaté ses problèmes: il ne pourrait probablement jamais marcher, ou parler; il était aveugle; de plus, certains organes anormals: les hanches, le cerveau, les oreilles et l'estomac.

Ces nouvelles ont porté aux parents d'Alan un coup terrible. Ils avaient, longtemps, soupçonné, que quelque chose n'allait pas, mais ils ne s'attendaient pas à cela. Ils commencèrent aussitôt à se faire des reproches, à s'accuser eux-mêmes, et puis à même accuser Dieu: pourquoi nous?

Jonathan m'a une fois dit, qu'il avait de la colère, mais il ne pouvait pas me dire, contre qui. Contre lui-même? Contre Gretchen? Les médecins? Contre Dieu? Oui, peut-être, mais il ne pouvait pas expliquer pourquoi.

Une des choses que l'on apprend vite c'est de ne jamais comparer son enfant aux autres. Le bébé de notre voisin est aussi lourd qu'Alan, bien qu'il ne soit que trois fois plus jeune. Il peut boire un biberon en quinze minutes. Quant à nous, chaque gramme est une victoire. Pourquoi? On ne peut rien dire. Où bien, Dieu ne nous aime pas, ou bien, c'est ainsi qu'Alan doit être. Il ne saura, peut-être, jamais pourquoi, mais si nous sommes pleins de ressentiment, nous allons tuer toute la joie que nous aurions pu avoir.

Lorsqu'ils m'ont demandé conseil, je les ai assuré qu'ils n'étaient aucunement responsables de ce que leur fils souffrait. Je leur dis, que chaque enfant soit un don de Dieu. Alan est probablement

un don tout à fait spécial, car il peut nous apprendre une leçon de compassion et de patience, très précieuse. Comme tous les enfants nés avec quelque difformité, il nous rappelle ce dont il s'agit dans la vie, et qu'elles doivent être nos vraies priorités. Les enfants comme Alan peuvent attirer le meilleur en nous, en nous rapprochant de notre vraie nature.

Les parents d'Alan ont encore du mal à comprendre et pardonner. Ce n'est pas facile. Des moments viennent quand ils veulent tout laisser, quand ils ne peuvent simplement plus, accepter une autre visite leur offrant des paroles de sympathie, dénuée de sens.

Comme Alan approche de son premier anniversaire, ils se tiennent de nouveau devant de nouvelles incertitudes. Des développements récents ont montré qu'une trachéotomie, des tubes alimentaires et une opération appendiculaire, étaient nécessaires. Combien plus de souffrance aura-t-il à endurer?

En un monde qui nous offre une "diagnose à temps" (suivie de la mort), comme étant la solution pour les bébés imparfaits, les parents d'Alan témoignent de la valeur intrinsèque de chaque enfant. Il n'est pas, disent-ils, une anomalie génitale. C'est un petit être humain, qui a beaucoup à nous dire, et nous ne sommes pas du tout prêts à le laisser partir. Gretchen nous écrit:

Sa petite main cherche à trouver ma joue, au travers de tout le grillage. Comme je me baisse pour le prendre en mes bras, il lève les paupières, et me donne un petit sourire ensommeillé... Durant le onzième mois depuis sa naissance, Alan a été hospitalisé, cinq fois. Chaque fois, nous revenons avec plus de questions que de réponses, beaucoup de larmes, et

moins de certitude. Cependant, quand il se penche sur moi en regardant un peu partout, avec curiosité, son acceptation me fait tellement de bien.

Quelles douleurs doit-il encore supporter? Qu'est-ce qui l'attend encore? La trachéotomie lui a enlevé le peu des petites aventures heureuses qu'il avait eu: les biberons, et la chance future de goûter de la nourriture solide. Plus de gargouillements de joie non plus, et plus de cris de frustration.

S'il vit, nous dit le médecin, il se peut qu'il n'aie plus besoin des tubes. *S'il vit.* Ces paroles nous fendent le coeur, et cependant, son sourire continue à nous donner de l'espoir; Il nous enseigne d'accepter, et ainsi, de pardonner tous les jours.

Épilogue

Le Nouveau Ciel et la nouvelle terre...

Bien que la justice soit ta prière, penses à ceci:
 Du point de vue de la justice, aucun de nous ne serait sauvé.
 Nous prions Dieu d'avoir pitié de nous; et cette prière même,
 nous enseigne à avoir pitié de notre prochain.

W I L L I A M S H A K E S P E A R E

Le pardon est un pouvoir. Il nous libère de notre passé, surmontant tout le mal. Il peut guérir tous deux, la personne qui pardonne et la personne qui est pardonnée. En vérité, le pardon pourrait changer le monde, si on le lui permettait. Mais, combien souvent, nous le lui empêchons, n'osant pas le libérer. Nous tenons les clefs du pardon en nos mains, et il nous faut choisir de nous en servir, ou non, tous les jours.

Ces jours derniers, j'ai deux fois rencontré un homme, condamné à mort, en Connecticut. Michael Ross, trente-sept ans, est un homme diplômé de l'université. Il est de même un meurtrier, et auteur de viols. Personne ne peut nier l'horreur de ses crimes, et personne ne mentionne la famille de ses victimes.

Ce serait, pour le moins, déprécier, ou, glisser sur l'immense souffrance qu'ils continue à endurer. Mais, nous ne devons pas, non plus, manquer de comprendre que Michael, aussi, désire désespérément le pardon et la guérison.

Je ressens profondément ma culpabilité, tellement pénétrante, insidieuse, qui couvre mon âme des nuées sombres de la haine de moi-même, du remords, et du chagrin... Mon coeur languit surtout pour la réconciliation... avec l'esprit de mes victimes, avec leurs familles et leurs amis, et enfin, entre moi-même et Dieu.

Pouvons-nous tourner le dos à cet homme? Devrions-nous, plutôt, le confronter en tant qu'être humain, avec l'horreur de ce qu'il a fait?

Au début de ce livre, j'ai parlé d'un homme qui avait tué une fillette de sept ans. J'ai posé la question, est-ce que l'on peut pardonner à cet homme? Depuis les mois que je l'aie connu, cet homme a passé par un changement remarquable. Bien qu'à l'abord, il était émotionnellement perdu, et considérait son crime, bien que profondément désastreux, comme l'inévitable résultat des maux de la société, il a commencé à prendre la responsabilité de ses propres actions. Et, ainsi, son propre besoin de pardon et de changement – de pleurer pour les autres, plutôt que de verser des larmes à son sujet. En rencontrant cet homme, j'ai vu qu'il confrontait l'horreur de son crime, qu'il commençait lentement à admettre sa responsabilité, et à montrer du remords.

Est-ce qu'un tel homme puisse être pardonné? Si nous croy-

ons vraiment au pouvoir du pardon, nous avons alors la foi, que le pardon nous transforme, Jamais, ne devons-nous déprécier ou excuser son crime. Mais nous ne devons pas, non plus, lui nier l'occasion de changer. Finalement, comme Martin Luther King l'a compris, le pardon possède le pouvoir de changer un ennemi en un ami. En effet, le pardon a transformé la vie de tous ceux, dont l'histoire se trouve en ces pages. Le pardon a transformé la petite ville de Möttlingen en 1840. Il nous faut croire que le pardon puisse changer le monde, aujourd'hui.